

LA
CHASTE SUZANNE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

PAR

M. PAUL FERRIER

MUSIQUE NOUVELLE DE

MM. *** & BARILLER



PARIS
TRESSE, ÉDITEUR
GALERIE DU THÉÂTRE-FRANÇAIS
PALAIS-ROYAL

1877

Tous droits réservés

LA
CHASTE SUZANNE

COMÉDIE-VAUDEVILLE

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du PALAIS-ROYAL,
le 4 juillet 1877.

PERSONNAGES

VERNOUILLET	MM.	HYACINTHE.
PONTCAVEL		LUGUET.
BIGOURDAN		MONTBARS.
FLORESTAN		NUMA.
UN TAMBOUR DE LA GARDE NATIONALE.		BOURGOTTE.
SUZANNE	Mmes	JANE HADING.
PAMELA		C. FAIVRE.
ROSINE		MARIE LEROUX.
MADAME PERRUCHET		MATHILDE.
BERTHE		GHINASSI.
JEANNE		ELLEN ANDRÉE.
THÉRÈSE		DIEUL.

JEUNES PENSIONNAIRES, SAPEURS ET CHASSEURS DE LA GARDE
NATIONALE.

La scène à Paris en 1826.

Les indications sont prises de la gauche du public. Les changements de position sont indiqués par des renvois au bas des pages.

Pour la mise en scène détaillée, s'adresser à M. RODRIGUEZ, régisseur au théâtre du Palais-Royal, et, pour la musique, à M. BARRILLER, chef d'orchestre du théâtre.

LA CHASTE SUZANNE

ACTE PREMIER

Un parloir du pensionnat de madame Perruchet. — A droite et à gauche, deux petites tables avec des objets servant à la fabrication des modes. Deux portes au fond, ouvrant sur un jardin. Entre les portes un piano. Portes latérales. Tableaux d'instruction, cartes géographiques, têtes d'étude au crayon noir, etc. Une cloche extérieure dont la corde pend à l'une des portes du fond.

SCÈNE PREMIÈRE

BERTHE, THÉRÈSE, JEANNE, PENSIONNAIRES,
jouant à Colin-Maillard, puis VERNOUILLET. Thérèse a le bandeau.

RONDE

CHOEUR.

Colin-Maillard, trémoussez-vous,
Les yeux fermés, attrapez-nous !
Vous enragez ! Vous endêvez !
Attrapez-nous... si vous pouvez !

BERTHE.

I

Colin-Maillard, pourquoi que t'as
Pris femme ?
T'es aveugle et sourd, et bédame,
Fallait prévoir les résultats !

LA CHASTE SUZANNE
REPRISE DU REFRAIN

BERTHE.

II

Madam' fait à son amoureux
Risette,
Et tu n'entends pas leur causette,
Et tu ne vois pas leurs doux yeux.

REPRISE DU REFRAIN

BERTHE.

III

Colin-Maillard, c'est un' leçon,
J'espère,
Une autre fois, fais comm' ton père,
Colin-Maillard, reste garçon!

LE CHOEUR

Colin-Maillard, pourquoi que t'as
Pris femme?
T'es aveugle et sourd, et bédame,
Fallait prévoir les résultats.

A la fin du jeu, Jeanne qui avait le bandeau, a pris Thérèse et l'a nommée.

BERTHE, tirant de sa poche un morceau de journal.

Ouf! j'en ai assez! ne faites pas de bruit, vous, je vais lire mon journal.

JEANNE *.

Fait-elle de l'embarras, parce qu'elle a ramassé un morceau de vieux journal!

BERTHE.

D'abord, ce n'est pas un vieux journal; c'est le *Courrier Français* d'avant-hier; à preuve: « Paris, 12 septembre 1826! »

THÉRÈSE.

Qu'est-ce qu'il dit, le *Courrier Français* d'avant-hier?

BERTHE.

Ça te regarde?.. ça t'intéresse?... Qu'est-ce que ça te fait d'apprendre que le gouvernement français a reconnu l'indépendance d'Haiti... Ah? — et que le ministère de Villèle a proposé aux chambres de rétablir le droit d'ainesse... Ah? — et que le Roi passera dimanche, une grande revue de la garde nationale?

* Jeanne, Berthe, Thérèse. Les autres groupées au-dessus.

JEANNE.

Ah ! ça m'intéresse... parce que mon papa en est, de la garde nationale !

THÉRÈSE.

Mon papa aussi !

BERTHE.

Et aussi M. Vernouillet, le marchand de modes, ce qui prouve que ça n'est pas bien malin d'être de la garde nationale.

TOUTES.

Oh ! non !

THÉRÈSE.

Et où le Roi passera-t-il la revue ?

BERTHE.

Au champ de Mars. Tu n'espères pas que madame Peruchet, notre maîtresse de pension, nous y conduise ?

THÉRÈSE.

Malheureusement, non !

JEANNE.

Et qu'est-ce que c'est que le droit d'aïnesse qu'on veut rétablir ?

BERTHE.

C'est quelque chose qui n'est pas pour les petites filles ! — Jouez et laissez-moi lire ma gazette !

TOUTES.

Colin-Maillard !... Colin-Maillard !...

Le jeu reprend.

Colin-Maillard, y voyez-vous,
Etc., etc.

VERNOUILLET, entre du fond à droite, avec un carton de modes.

Il est en uniforme de la garde nationale. — A la cantonade.

Cinq minutes... je vous demande cinq minutes !

Il descend.

TOUTES et BERTHE, cachant son journal.

Monsieur Vernouillet !

LA CHASTE SUZANNE

VERNOUILLET.

Je tombe en pleine récréation ! — Vous jouiez au Colin-Maillard, j'en suis.

Il va déposer son carton sur la table à droite, et son schako sur celle à gauche.

BERTHE.

Moi aussi !

VERNOUILLET.

Qui l'était ?

THÉRÈSE, qui a retiré son bandeau.

Moi !

Elle remet son bandeau et le jeu reprend.

JEANNE, à Vernouillet.

Vous en êtes.

BERTHE, bas aux autres.

Nous le ferons attraper.

On pousse Vernouillet.

VERNOUILLET.

Ah ! vous me poussez, ce n'est pas du jeu ! (D'autres le poussent.) Elles sont charmantes, ces fillettes... tout à fait charmantes ! — Mais, je ne vois pas Suzanne.

Thérèse l'attrape.

THÉRÈSE.

J'en tiens une.

VERNOUILLET.

Oh ! une !

BERTHE, bas à ses voisins.

Il faut lui faire des farces.

THÉRÈSE, le tâtant.

C'est singulier... je ne reconnais pas.

VERNOUILLET.

Mon sexe la déroute... mon sexe et mon uniforme !

THÉRÈSE.

C'est une mauvaise farce : c'est un singe !

VERNOUILLET.

Un singe ? Elle ne me voit pas.

THÉRÈSE.

Monsieur Vernouillet !

TOUTES.

C'est bien lui !.. Vous allez l'être !

VERNOUILLET.

Moi, je ne demande pas mieux !.. je le suis... mettez-moi le bandeau... ainsi fait, je dois ressembler à l'Amour. (Le jeu reprend, on le pousse.) Ah ! mais vous me poussez !

Il se heurte contre la chaise à droite.

THÉRÈSE.

Casse-cou !

VERNOUILLET.

Merci ! vous me prévenez ! C'est un jeu charmant ! — (Il attrape Berthe.) J'en tiens une ! (Il la tâte.) C'est un jeu tout à fait charmant ! mais sapristi ! je ne sais pas les noms, moi !

JEANNE.

Désignez celle que vous croyez !

VERNOUILLET.

C'est la grande brune !

BERTHE.

Non ! c'était moi !.. à refaire !

VERNOUILLET.

Eh bien ! refaisons ! je ne demande que ça.

REPRISE

Colin-Maillard, y voyez-vous,
Etc., etc.

Pendant le chœur, madame Perruchet entre de gauche. — Toutes se sauvent dans le jardin, en poussant un cri.

SCÈNE II

MADAME PERRUCHET, VERNOUILLET,
 puis LES PENSIONNAIRES.

MADAME PERRUCHET *.

Qu'ai-je vu ?

VERNOUILLET, la prenant.

J'en tiens une !

MADAME PERRUCHET.

Voulez-vous bien me lâcher !

VERNOUILLET.

Madame Perruchet ! Sapristi !

Il ôte son bandeau.

MADAME PERRUCHET.

Qu'est-ce que vous faites là ?

VERNOUILLET.

Moi ?.. je... j'arrive.. par hasard !... Je passais avec quatre chasseurs de ma compagnie...

MADAME PERRUCHET.

Quatre chasseurs !

VERNOUILLET.

Rassurez-vous, je les ai laissés à la porte ! Nous étions de corvée... pour acheter du chocolat, chez l'épicier... et comme je commandais la corvée, en qualité de caporal... postiche, j'ai pris de votre côté, pour vous apporter ce petit carton.

MADAME PERRUCHET.

Encore un petit carton ! vous êtes déjà venu ce matin.

VERNOUILLET.

J'avais oublié les feuillages, et comme c'est moi qui fournis votre pensionnat...

Madame Perruchet, Vernouillet.

MADAME PERRUCHET.

Oui, j'enseigne les modes à mes jeunes élèves. C'est une lacune que j'avais remarquée dans les établissements rivaux. Les jeunes filles qui sortent du couvent ignorent trop généralement les rouages multiples de l'existence pratique!

VERNOUILLET.

C'est d'ordinaire, de jolies petites poupées...

MADAME PERRUCHET.

...Qui savent papa et maman, le précis de l'histoire grecque, et la première moitié d'une sonate!

VERNOUILLET.

Combien est plus ingénieux votre système d'éducation!

MADAME PERRUCHET.

N'est-ce pas? — Une éducation intellectuo-industrielle. — Mes jeunes élèves apprennent à la fois la grammaire et le repassage, le catéchisme et la cuisine, l'arithmétique et la couture, l'orthographe...

VERNOUILLET.

...Et les modes!

MADAME PERRUCHET.

Mais à propos de modes, je m'étonne qu'un grand négociant en modes...

VERNOUILLET.

Un grand négociant, vous l'avez dit!

Air :

C'est vrai que je suis un notable,
Et non sans orgueil je le dis :
Tout le Paris fashionable
Connait « l'Oiseau de paradis. »
Nombreux clients, salons commodes,
Personnel charmant et jeunet,
J'ai tout, et je suis, dans les modes,
Ce qu'on appelle un gros bonnet!

MADAME PERRUCHET.

Je m'étonne donc qu'un gros bonnet, comme vous, prenne la peine de venir lui-même...

VERNOUILLET.

La peine?... Ce n'est pas une peine, d'abord, et l'intérêt que m'inspire votre institution intellectu...

LA CHASTE SUZANNE

MADAME PERRUCHET.

...O-industrielle!

VERNOUILLET.

...Comme vous dites bien... Et puis, j'envoyais mon comptable, autrefois...

MADAME PERRUCHET.

Un jeune homme très-réservé!

VERNOUILLET.

Oh! réservé! Si vous saviez ce qu'il nous a fait... avec une des demoiselles de l'atelier?

MADAME PERRUCHET.

Prenez garde!

VERNOUILLET.

N'ayez crainte, j'eusse gazé! D'ailleurs vous m'avez compris! On les a renvoyés... dos à dos! Et depuis, c'est moi qui fais les comptes... et les courses... je vous apporte les feuillages.

MADAME PERRUCHET, ouvrant le carton.

Et les plumes d'autruche? Vous avez oublié les plumes d'autruche!

VERNOUILLET.

Je les ai oubliées! (Au public.) J'oublie toujours quelque chose! (Haut.) Je reviendrai.

MADAME PERRUCHET.

Après la leçon de musique! (Elle va sonner la cloche au fond. Les pensionnaires entrent.) C'est l'heure de la leçon de musique!

TOUTES.

Déjà?

MADAME PERRUCHET.

Mais je ne vois pas Suzanne?

VERNOUILLET, à part.

Moi non plus, et je m'en plains!

MADAME PERRUCHET.

Où donc est Suzanne? Suzanne! Suzanne!

Elle appelle.

TOUTES, appelant de tous côtés.

Suzanne! Suzanne!

MADAME PERRUCHET.

Et M. Florestan? Où est M. Florestan? Suzanne! monsieur Florestan!

TOUTES et VERNOUILLET.

Suzanne!

SCÈNE III

LES MÊMES, SUZANNE, puis FLORESTAN.

SUZANNE, entrant de droite.

C'est nous que vous demandez, madame?

MADAME PERRUCHET *.

Oui, mademoiselle! D'où sortez-vous comme ça?

SUZANNE.

Du petit parloir.

MADAME PERRUCHET.

Que faisiez-vous, seule, au petit parloir?

SUZANNE.

Je n'y étais pas seule. J'y étais avec M. Florestan!

Florestan paratt.

MADAME PERRUCHET.

Au petit parloir, avec M. Florestan!

VERNOUILLET.

C'est raide!

MADAME PERRUCHET.

Taisez-vous, ça ne vous regarde pas! — Et que faisiez-vous, au petit parloir?

SUZANNE.

Je prenais une leçon de musique.

* Jeanne, Vernouillet, madame Perruchet Suzanne, Berthe, Thérèse.

FLORESTAN, passant à madame Perruchet.

Voilà!

Air.

Voilà le récit véridique
De ce qu'au parloir nous faisons :
Un nouveau morceau de musique
Qu'en à parte nous creusions!
Car c'est là la cause première
Du progrès qu'on vous signala :
Je lui donne, par ci, par là,
Une leçon particulière!

MADAME PERRUCHET.

Taratata!.. Je ne coupe pas dans ces leçons particulières!

VERNOUILLET.

Ni moi!

MADAME PERRUCHET.

Vous, ça ne vous regarde pas! Et vous, monsieur...

FLORESTAN.

Ah! madame, n'accusez que mon zèle!

SUZANNE.

N'accusez que le zèle de M. Florestan, madame!

FLORESTAN.

Mon dévouement à votre institution intellectuo-industrielle!

VERNOUILLET.

Comme il dit ça couramment, l'intrigant!

SUZANNE.

Il me trouve des dispositions étonnantes!

FLORESTAN.

...Qu'il serait criminel de ne pas cultiver! Je les cultive.

VERNOUILLET.

Et j'en ferais autant de ses autres dispositions, moi!

MADAME PERRUCHET.

Monsieur!

VERNOUILLET.

Je lui donnerais des leçons de modes... des leçons particulières!

MADAME PERRUCHET.

Il n'en faut pas! Je les prohibe, entendez-vous?.. ou du moins, j'y assisterai désormais.

SUZANNE.

Ah!

FLORESTAN.

Ah!

MADAME PERRUCHET.

En attendant, faites-nous la classe générale, pendant que je reconduis M. Vernouillet, que ses quatre chasseurs attendent!

VERNOUILLET.

Oh! mes chasseurs m'attendent! Je suis caporal... postiche! et j'assisterais volontiers à la leçon de musique.

MADAME PERRUCHET.

Par exemple!

VERNOUILLET.

Au besoin, je ferais même ma partie! j'ai une jolie voix, qui ne demande que des principes.

MADAME PERRUCHET.

Et moi, monsieur, je n'ai pas de voix, mais j'ai des principes... qui sont d'écarter de mon pensionnat tout élément masculin! Venez-vous?

Elle remonte.

VERNOUILLET.

Je vous suis. (A part, remettant son schako.) Ça m'est égal, je reviendrai!

MADAME PERRUCHET, à la porte.

Eh bien, monsieur?

VERNOUILLET.

Voilà! voilà!

Ils sortent au fond, à gauche.

SCÈNE IV

SUZANNE, FLORESTAN, LES ELÈVES, puis MADAME
PERRUCHET.

FLORESTAN, qui a distribué aux élèves des papiers de musique.
Allons, mesdemoiselles, ne perdons pas une minute !

SUZANNE *.

Oui, nous sommes seules, vite! une chanson!

TOUTES.

Oui!... oui!... une chanson!...

FLORESTAN.

Y pensez-y vous?

SUZANNE.

« Gnia du plaisir avec l'amour! »

BERTHE.

« Gnia du plaisir avec l'amour! » ça doit être gentil!

SUZANNE.

Chanson villageoisé, paroles et musique de monsieur Florestan.

TOUTES.

Oui! oui! « Gnia du plaisir avec l'amour!... »

FLORESTAN.

Vous voulez me perdre! Nous dirons le chœur de Gluck...
Vous avez la musique!

TOUTES.

Oh! non! C'est vieux!

BERTHE.

C'est classique!

SUZANNE.

C'est rococo! nous aimons mieux votre musique!

* Jeanne, Thérèse, Berthe, Suzanne, Florestan. Les autres au-dessus.

FLORESTAN.

J'ai été imprudent de la leur faire connaître!

TOUTES.

Elle est gaie!

SUZANNE.

Elle est dans le mouvement!

FLORESTAN.

J'ai dit : le chœur de Gluck!... y êtes-vous? (Battant la mesure avec son archet.) Une... deux... trois!... (Silence.) Eh bien?

SUZANNE.

La chanson!

FLORESTAN.

Le chœur!

TOUTES.

La chanson!

FLORESTAN.

Je vais vous accabler de pensums!...

SUZANNE.

Hou! hou! hou!

FLORESTAN.

Deux verbes irréguliers à l'élève Suzanne!

TOUTES.

Hou! hou! hou!

FLORESTAN, passant devant le front.

Quatre verbes! dix verbes! tous les verbes à toute la classe! Reprêtons! (Il est à l'extrême gauche et bat la mesure avec son archet.) Une... deux... trois!... (Chantant.) « Quel est... » (Silence. — Il appelle à demi-voix.) Madame Perruchet!

SUZANNE.

Non! n'appellez pas! ne l'appellez pas!...

FLORESTAN.

Eh bien, chantez-moi le chœur de Gluck... ou j'appelle madame Perruchet!... (Il est revenu à droite, même jeu.) Une... deux... trois!... (Le chœur commence.) A la bonne heure!

LA CHASTE SUZANNE

CHŒUR, *d'Orphée.*

Quel est l'audacieux,
 Qui, dans ces sombres lieux,
 Ose porter ses pas,
 Et devant le trépas
 Ne frémit pas?

SUZANNE, à demi-voix.

Fanchon était, de son village,
 La plus joli' fill' qu'on pût voir!

FLORESTAN.

Cristi! pristi! voulez-vous bien vous taire!

SUZANNE.

A demi-voix, tout doucement!...

FLORESTAN, chantant très-fort.

Quel est l'audacieux...

SUZANNE, suppliante.

A demi-voix...

FLORESTAN.

Je suis faible et sans caractère...

SUZANNE.

Quoi? c'est votre œuvre, et c'est un père
 Qui veut étouffer son enfant!

FLORESTAN, prenant son courage à deux mains et arnonçant. — Parlé.

Chanson villageoise!...

CHANSON

SUZANNE, prenant le milieu.

I

Fanchon était, de son village,
 La plus joli' fill' qu'on pût voir!
 Mais elle avait, et c'tait dommage,
 Le défaut d' trop bien le savoir!
 Aussi, dame, elle était coquette,
 Et c'était son plus grand plaisir
 De faire à tous tourner la tête,
 Sans se décider à choisir!

Fanchon, prends garde, garde, garde,
 C'est tant pis pour qui s'y hasarde,
 Gnia du plaisir avec l'amour,
 Mais aussi la peine a son tour!

REPRISE ENSEMBLE

Gnia du plaisir...
Etc., etc.

II

V'la que le seigneur du village
Vint au pays, pour son malheur!
Joli garçon, vrai, mais volage,
Tout le dehors d'un enjôleur!
Ce qu'il lui dit, ça se soupçonne,
Ce qu'on espère, on l' croit bientôt!
Fanchon déjà s' voyait baronne,
Quand elle entra dans l' beau château.

Fanchon, prends garde, garde, garde!
Etc., etc.

III

Belle et richement accoutrée,
Beaucoup la jalousaient tout bas!
Mais las! comme elle était entrée,
La pauvre ne sortit pas!
Car, à son bonheur faisant trêve,
L'enjôleur partit brusquement,
Ne lui laissant de son beau rêve
Qu'un souv'nir qui disait : Maman!

Fanchon, prends garde, garde, garde!
Etc., etc.

TOUTES, complimentant Suzanne et Florestan.

Bravo! bravo!

FLORESTAN.

Madame Perruchet! Sapristi! Enchainons, mesdemoiselles!
enchainons!

REPRISE DU CHŒUR

« Quel est l'audacieux »...
Etc.

MADAME PERRUCHET, entre de gauche et passe devant le front.

C'est très-bien!... de l'ensemble!... de la mesure!... C'est
très-bien! Et maintenant, assez de musique. (Elle va sonner la
cloche.) A l'histoire sainte!

TOUTES.

Oh!.. quel ennui!

MADAME PERRUCHET.

Eh bien ?

CHOEUR.

La maudite cloche tinte
 Tout le long, le long du jour !
 Plus de chansons ! c'est le tour
 De l'histoire sainte !

MADAME PERRUCHET, à Florestan.

Adieu, monsieur !

FLORESTAN.

Adieu, madame Perruchet.

MADAME PERRUCHET, le payant.

Voici trente-deux sous, prix de votre cachet !

— Vous, mesdemoiselles, en classe !
 Nous allons, dans cette leçon,
 Etudier ensemble de Samson
 Et les succès et la disgrâce.

SUZANNE, bas à Florestan, à droite.

Il faut que je vous parle, attendez mon retour !

REPRISE DU CHOEUR

Sortie des pensionnaires, deux à deux par la porte latérale de gauche. —
 Madame Perruchet ferme la marche.

SCÈNE V

FLORESTAN, puis SUZANNE.

FLORESTAN.

Il faut qu'elle me parle!... De quel air elle a dit cet hémistiche!... Que peut-elle me vouloir?... Oh! est-ce que sans y penser?... car ce serait sans y penser, vrai!... Les femmes sont des êtres si bizarres! Je les connais, les femmes : j'ai eu une aventure!... un roman bien singulier, qui a commencé dans un coucou... il y a beaucoup de romans qui commencent dans les coucous!... une femme superbe... dans celui qui va à Saint-Denis... une femme charmante, dont je ne connais ni la famille, ni la demeure, ni la position sociale! Je ne sais pas comment s'appelle son mari... mais, à elle, je lui dis : Paméla, tout court!

RONDEAU

Beauté piquante, fraîche et brune,
 Taille superbe, œil andalou,
 Ce fut une bonne fortune
 De la rencontrer en coucou!
 Elle était belle, elle était seule,
 Le coche allait au petit trot!
 Elle n'avait point l'air bégueule,
 Je hasardai d'abord un mot :
 « Où vous en allez-vous, voisine? »
 Elle, avec un charmant souris :
 « Monsieur, je vais voir ma cousine,
 » Ma cousine de Saint-Denis! » (*Bis.*)

Voyager ensemble rapproche,
 Et la route est longue en coucou!
 La route, et les cahots du coche
 Nous rapprochaient un peu, beaucoup!
 Elle, montrant trente-deux perles,
 Riait franc à chaque cahot...
 Nous jabotions comme deux merles...
 Le coche allait au petit trot!
 Déjà la ville était voisine,
 Les yeux dans les yeux je lui dis :
 « N'allez pas voir votre cousine,
 » La cousine de Saint-Denis! (*Bis.*)

» Tant pis pour la digne parente,
 » Vous l'irez voir une autre fois!
 » Cédez au soleil qui me tente,
 » Allons promener dans les bois!
 » Allons admirer la nature,
 » Et, chez le plus proche hôtelier,
 » Mon cœur vous offre une friture
 » En cabinet particulier! »
 ... Ce qu'il advint, on le devine,
 Car vous n'en serez point surpris...
 On n'alla pas voir la cousine,
 La cousine de Saint-Denis! (*Bis.*)

SUZANNE, entrant par la porte latérale de gauche.

Vous chantiez, monsieur Florestan?

FLORESTAN *.

Mon Dieu, mademoiselle, je fredonnais en ramassant ces petits cahiers.

* Suzanne, Florestan.

SUZANNE.

Vous avez le cœur à fredonner!

FLORESTAN.

Vous ne l'auriez pas, vous?

SUZANNE.

Oh! non!

FLORESTAN.

Vous avez du chagrin, peut-être?

SUZANNE.

Je n'ai pas de chagrin! mais je suis émue!

FLORESTAN.

C'est l'histoire de Samson...

SUZANNE.

Non, l'histoire de Samson ne m'a point intéressée autrement.

FLORESTAN.

Il y a un moment, cependant, un moment de son histoire...

SUZANNE.

Quand Dalila lui coupe les cheveux!

FLORESTAN.

Ça, ça n'était pas gentil à Dalila!

SUZANNE.

Oh! non!

FLORESTAN.

Oh! non! parce qu'un amoureux si gentil que ça...

SUZANNE.

C'était donc son amoureux, Samson?

FLORESTAN.

Mais certainement!

SUZANNE.

Eh bien! je m'en doutais! Mais voyez comme on nous apprend l'histoire! madame Perruchet nous disait: son cousin germain!... mais il ne s'agit pas de Samson...

FLORESTAN.

Non!

SUZANNE.

Et si je me suis échappée de la classe...

FLORESTAN.

Vous vous êtes échappée?

SUZANNE.

J'avais besoin de vous parler; il faut absolument que je vous parle!

FLORESTAN.

Oh! je ne demande pas mieux; dites vite!

SUZANNE.

C'est que maintenant... je n'ose plus.

FLORESTAN.

Le professeur vous intimide?

SUZANNE.

Oh! non, ce n'est pas le professeur!... Mais voyez-vous, monsieur Florestan, il y a un secret qui m'étouffe!

FLORESTAN.

Pauvre petite!

SUZANNE.

Vous ne savez pas ce que c'est qu'un secret qui vous étouffe?

FLORESTAN.

Oh! si!... mais vous me confierez le vôtre!

SUZANNE.

Je voulais le faire tous les jours!... et puis, au moment de commencer... tout à l'heure encore, j'allais parler... vous savez, dans le petit parloir... j'allais parler... va te faire lan-laire! vous m'avez regardée, et quand vous me regardez...

FLORESTAN.

Faut-il que je ne vous regarde pas?

SUZANNE.

Oui, c'est cela! Tournez-vous! ne regardez pas!

FLORESTAN, lui tournant le dos.

Je ne regarde pas! Eh bien?

SUZANNE, lui tournant aussi le dos.

Eh bien! monsieur Florestan...

FLORESTAN.

J'attends.

SUZANNE.

Vous ne devinez pas?

FLORESTAN.

Achievez!

SUZANNE.

Monsieur Florestan...

FLORESTAN.

Quoi?

SUZANNE.

Monsieur Florestan...

FLORESTAN.

Après?

SUZANNE.

Monsieur Florestan, je vous aime!

FLORESTAN, se retourne et l'embrasse.

Ah! Suzanne!

SCÈNE VI

LES MÊMES, VERNOUILLET.

VERNOUILLET, entrant par la porte de gauche du fond, en bourgeois, avec un carton et un parapluie.

Eh! là! eh! là!

FLORESTAN *.

Ciel!

* Vernouillet, Suzanne, Florestan.

SUZANNE.

Monsieur Vernouillet!

VERNOUILLET, allant déposer son carton sur la table à gauche.

Je vous dérange peut-être?... Vous preniez votre leçon particulière! — J'ai remisé mes quatre chasseurs, et, ma garde finie, je suis rentré dans la vie privée... d'uniforme! — J'apporte les plumes... les plumes d'autruche que j'avais oubliées! Madame Perruchet n'est pas là?... je reviendrai!... mais motus, n'est-ce pas? motus! j'aime la jeunesse, la jolie jeunesse! pas moi qui vous trahirais!... (A part.) Elle va bien la jolie jeunesse! je reviendrai! (Fausse sortie.) Ah! j'allais oublier mon parapluie!

Il dépose son parapluie contre le piano, et sort au fond à gauche. Florestan remonte pour s'assurer qu'il soit parti.

SCÈNE VII

SUZANNE, FLORESTAN
puis MADAME PERRUCHET et BIGOURDAN.

SUZANNE.

Oh! le fâcheux!

FLORESTAN *.

Le vilain fâcheux! pourvu qu'il ne nous dénonce pas!

SUZANNE.

Il l'a promis.

FLORESTAN.

Il aime la jeunesse...

SUZANNE.

La jolie jeunesse... il ne nous trahira pas.

FLORESTAN.

Mais il nous a dérangés!

SUZANNE.

Où en étions-nous?

* Florestan, Suzanne.

FLORESTAN.

Je ne sais plus. Ah! je me souviens!.. je vous embrassais!..
Reprenons de là, voulez-vous?

SUZANNE.

Je veux bien!

FLORESTAN.

Je vous embrassais!

SUZANNE.

Mais qu'est-ce que nous disions?

FLORESTAN.

C'est indifférent, ce que nous disions.

SUZANNE.

Parlons un peu de l'avenir!

FLORESTAN.

A quoi bon? le présent est si doux déjà!

SUZANNE.

Que ferons-nous bien, quand nous serons mariés?

FLORESTAN.

Mariés!... Comme vous y allez! et votre famille?.. votre
opulente famille?

SUZANNE.

Je n'ai pas de famille, je n'ai qu'un tuteur.

FLORESTAN.

Un tuteur barbare!

SUZANNE.

Lui, M. Charles?.. Oh! bien, vous ne le connaissez pas!

FLORESTAN.

Charles quoi?

SUZANNE.

Charles tout court!.. mais si bon, si prévenant, si tendre!

FLORESTAN.

L'excellent tuteur!

SUZANNE.

Il m'aime comme si j'étais son enfant! il m'embrasse! il me cajole! il me gâte! Chaque jour, il vient me voir, les poches bourrées de friandises! il me comble de marques d'affection, et de pots de confitures! Ce sont des gâteaux, des dragées, des bijoux et des caresses!...

FLORESTAN.

Cher et digne homme, je l'aime déjà!

SUZANNE.

Et comme il est riche, j'aurai une dot, une jolie dot!... et un joli trousseau... et une jolie corbeille... parce qu'il me dit toujours de lui demander ce que je veux...

FLORESTAN.

Ce que vous voulez, Suzanne, c'est un mari.

SUZANNE.

Et ce mari, c'est vous, Florestan, si vous m'aimez!

FLORESTAN.

Si je vous aime?

Il l'embrasse. — Paraissent Bigourdan et madame Perruchet à la porte de droite du fond. — Bigourdan porte au bras un panier recouvert d'une serviette.

MADAME PERRUCHET.

Là! qu'est-ce que je vous disais ?

FLORESTAN.

Madame Perruchet!

SUZANNE, allant prendre le panier.

Mon tuteur! mon tuteur, je vais vous dire...

MADAME PERRUCHET.

Taisez-vous! vous êtes une sotte!

FLORESTAN.

Monsieur, je dois me justifier...

MADAME PERRUCHET.

Assez! vous êtes un effronté! vous m'avez perverti ma jeune élève! (Allant à Suzanne.) Vous m'avez détraqué mon professeur! (Prenant le panier.) Je confisque les friandises, monsieur, et je la chasse!

* Florestan, madame Perruchet, Bigourdan, Suzanne.

BIGOURDAN.

Tant de sévérité...

MADAME PERRUCHET.

Je la chasse!

FLORESTAN.

Croyez cependant...

MADAME PERRUCHET.

Et vous aussi! je les chasse tous les deux! Sortez, monsieur, allez faire votre paquet, mademoiselle. (Florestan et Suzanne remontent chacun vers une des portes latérales pour se réunir au fond au-dessus de Bigourdan et madame Perruchet.) Vous l'avez vu, vous! un scandale!..

BIGOURDAN.

Une peccadille...

MADAME PERRUCHET.

Un scandale!.. à déconsidérer mon pensionnat!.. Vous allez l'emmenner, tout de suite, sitôt son paquet fait, chaud! chaud!.. (Apercevant Florestan et Suzanne qui causent avec animation.) Mais regardez encore!.. Voulez-vous vous sauver, petits misérables!

Ils sortent tous trois, Suzanne suivie de madame Perruchet par la porte de gauche, Florestan par celle de droite.

SCÈNE VIII

BIGOURDAN, puis SUZANNE, allant et venant.

BIGOURDAN.

Je vais l'emmenner! chaud! chaud!... Voilà ce que c'est que d'avoir commis une bonne action! J'ai commis une bonne action, et voilà!... je la paie!... comme je paierais un péché de jeunesse! car ce n'est pas un péché de ma jeunesse!... On pourrait croire qu'autrefois... au cours de mes bonnes fortunes... mais non! la petite avait dix ans déjà, quand, sur le fleuve de la vie, je rencontrai sa tante, c'était vraiment sa tante, qui l'avait recueillie une première fois; moi, je l'ai recueillie le second, après sa tante, alors qu'elle

avait déjà perdu toutes ses dents de lait!... et elle était laide!... oh! mais laide!... de grands pieds! de longs bras! des mains rouges! une chenille, quoi!... Je n'eus rien de plus pressé que de la fourrer en pension, je payai deux ans d'avance, et je l'oubliai net!... Après deux ans, je revins... ma chenille avait grandi... grandi, voilà tout!... Je payai encore deux ans, et puis je revins!... Deux ans... Elle en avait seize! on n'a pas idée comme ce dernier intervalle lui avait profité!... Le voilà, le monstre!... ah! ah!

SUZANNE, vient de la porte latérale gauche, apportant des valises et des paquets volumineux.

C'est mon petit paquet, mon tuteur!

Elle lui met les paquets sur les bras.

BIGOURDAN *.

Son petit paquet?... Qu'est-ce que je vais en faire, de son petit paquet?

SUZANNE.

Ça vous donne bien du chagrin donc, de m'emmener?

BIGOURDAN.

Ça vous donne bien du chagrin?... Oui, petite sotte! petite effrontée! petite libertine!

SUZANNE.

Ne vous fâchez pas mon tuteur! Je m'en vais! je m'en vais!

Elle sort à droite, en lui envoyant des baisers.

BIGOURDAN, seul, déridé. — Il dépose les paquets à droite, près de la table.

Elle est drôlette!... Ça vous donne bien du chagrin donc, de m'emmener?... Mais nom d'un petit bonhomme! il n'y a pas de chagrin!... Il y a une impossibilité flagrante!... madame Bigourdan, ma femme... Une bêtise que j'ai faite dans l'un des intervalles de deux ans!... Non que j'ai rien à te reprocher, ô Pamela! Je n'ai rien à te reprocher!... Mais si j'étais célibataire, j'emmènerais cette fillette, purement et simplement, simplement surtout! — J'aurais un petit entre-sol, quelque part... et ma bonne action ne me retomberait pas sur le nez comme une tuile... C'est même un bienfait qui ne serait pas perdu... Oh! non!

* Suzanne, Bigourdan.

SUZANNE, vient de gauche, apportant une guitare et un métier à tapisserie.

Ne vous impatientez pas, mon tuteur, j'aurai bientôt fini!

BIGOURDAN *.

Qu'est-ce que c'est que ça?

SUZANNE, déposant son métier à droite, près de la table et donnant sa guitare à Bigourdan.

Mon métier à tapisserie, et ma guitare!... J'en pince agréablement, j'en pincerai pour vous.

Elle l'embrasse et sort à gauche.

BIGOURDAN, seul, embarrassé de la guitare.

Elle en pincera pour moi!... Oh! si j'étais célibataire!... Eh bien, oui... quoi?... Quand elle m'embrasse, c'est comme ça! quand elle m'embrasse, elle me désarme! je suis furieux contre elle, je l'ai sur les bras, je ne sais que faire d'elle, de ses valises, de sa guitare, et de son métier!... et quand elle m'embrasse... quand elle m'embrasse... O profondeurs vertigineuses du cœur humain!

Air :

D'étranges sentiments envahissent mon âme,
Un trouble tout nouveau m'agite étonnamment!
Au souffle de l'amour l'enfant s'est faite femme,
Son petit cœur s'éveille, en quête d'un amant! (*Bis.*)
Quelle est l'ardeur nouvelle
Qui me vient enflammer?

S'apercevant qu'il a une guitare, il s'accompagne maladroitement à la fin du couplet.

Hélas! elle est si belle
Que j'ai peur de l'aimer!

SUZANNE, entrant de gauche avec un serin dans une petite cage et des cartons à chapeaux.

Qu'est-ce que vous avez, mon tuteur, vous rêvez?

BIGOURDAN **.

Qu'est-ce que c'est encore?

Il dépose la guitare à droite.

SUZANNE.

Mes cartons à chapeaux, et mon serin.

Le serin chante.

* Bigourdan, Suzanne.

** Suzanne, Bigourdan.

BIGOURDAN, prenant brusquement la cage.

Un serin, maintenant !

SUZANNE.

Ah ! ne faites pas de mal à mon petit Charlot, je ne vous le pardonnerais pas !

Le serin chante.

BIGOURDAN, déposant les paquets à droite.

Où vais-je fourrer tout ça ?

SUZANNE.

Où ?... C'est bien simple, sur une voiture, la voiture qui va nous emmener tous les deux.

BIGOURDAN.

Nous emmener!... Ah ! oui!... nous emmener ! que le diable t'emporte, plutôt !

SUZANNE.

Vous êtes fâché, mon bon ami ! Je vous ai peut être fâché ? mais pardonnez-moi ! Je vous ferai tant de risettes, tant de risettes... que vous me pardonnerez !

BIGOURDAN.

Sirène !

Ils s'embrassent.

SCÈNE IX

LES MÊMES, VERNOUILLET.

VERNOUILLET, entrant du fond à gauche.

Eh ! là!... eh ! là!... encore ?

SUZANNE *.

Monsieur Vernouillet !

BIGOURDAN.

Vernouillet !

VERNOUILLET.

Bigourdan !

* Suzanne, Vernouillet, Bigourdan.

SUZANNE.

Bigourdan ?

BIGOURDAN.

Un pseudonyme ! mon pseudonyme !

VERNOUILLET.

Non, mais tu vas bien !

BIGOURDAN, lui serrant la main.

Pas mal, et toi ?

VERNOUILLET.

Ça n'est pas de ta santé que je te parle, c'est de cette petite... Je vous ai dérangés ?

BIGOURDAN, avec noblesse.

Mademoiselle Suzanne, ma pupille.

VERNOUILLET.

Ta pupille ?... ah ! chère enfant. (Il l'embrasse.) Les pupilles de nos amis sont nos pupilles... J'envie ton bonheur, Bigourdan !

SUZANNE, passant entre eux deux.

N'est-ce pas qu'il est heureux ?... et croyez-vous qu'il fait la grimace !

VERNOUILLET.

Il fait là grimace ?

SUZANNE.

Parce qu'il faut m'emmener.

VERNOUILLET.

Oh ! j'envie derechef son bonheur !

SUZANNE.

Eh bien ! puisque vous êtes son ami, faites-lui honte, monsieur Vernouillet ; moi, je vais prendre mon chapeau et mon mantelet ! hou ! hou ! hou !

Elle sort par la porte gauche latérale.

SCÈNE X

BIGOURDAN, VERNOUILLET.

VERNOUILLET.

Hou ! hou ! hou !

BIGOURDAN.

Je suis marié !

VERNOUILLET.

Imbécile !

BIGOURDAN.

D'accord, mais qu'est-ce que tu aurais fait, à ma place, avec un café-restaurant sur les bras, et un comptoir, dans ce café, qui demandait une dame, pour faire les additions ?

VERNOUILLET.

Tu t'es marié ?

BIGOURDAN.

A une jeune et jolie femme... Paméla... une femme d'une pruderie grotesque !

VERNOUILLET.

Je n'en ai rien su !

BIGOURDAN.

Dame, Vernouillet, s'il fallait envoyer des faire-part à tous ses amis de collège...

VERNOUILLET.

C'est vrai ! On se quitte... on se perd de vue... on se retrouve tous les dix ans... Et comme on se retrouve ! toi marié, et tuteur...

BIGOURDAN.

Oh ! tuteur !... tuteur d'occasion !... Et toi, sans femme, ni pupille !

VERNOUILLET.

Libre comme l'air ! pas de chaîne... ou si peu ! une toute petite... de fleurs !...

BIGOURDAN.

Qu'est-ce alors qui t'amène ici ?

VERNOUILLET.

Les intérêts de mon négoce... Je suis modiste, et je fournis madame Perruchet.

BIGOURDAN.

Modiste ! toi-même ?

VERNOUILLET.

Moi-même... avec une demoiselle première... la chaîne de fleurs !... Et si j'avais, moi, une petite pupille sur les bras... mais d'où, diable, t'est tombée celle-ci ?

BIGOURDAN.

Hélas ! Vernouillet, c'est le fruit d'une bonne action.

VERNOUILLET.

Ah ! bah !

BIGOURDAN.

Une petite orpheline, que j'ai recueillie à Méaux, le 30 mai 1820 — je t'épargne les détails...

VERNOUILLET, lui serrant la main.

Merci !

BIGOURDAN.

Je l'avais fourrée, séance tenante, dans ce pensionnat, qu'elle n'a pas quitté depuis...

VERNOUILLET.

Eh bien ! mais pourquoi la retires-tu ?

BIGOURDAN.

Je ne la retire pas !... on me la renvoie ! nous l'avons pincée, qui se bécotait avec le professeur de musique !

VERNOUILLET.

Encore ?

BIGOURDAN.

Comment, encore ?

VERNOUILLET.

Je voulais dire : déjà !

BIGOURDAN.

Déjà !... Et alors... qu'est-ce que je vais en faire ? Si je pouvais la marier tout de suite ?..

VERNOUILLET.

La marier ?

BIGOURDAN.

A son professeur ! — il m'en débarrasserait !

VERNOUILLET.

Oh ! elle est bien jeune !... et puis, on ne marie pas les gens tout de suite ! Il y a des formalités, des démarches !

BIGOURDAN.

Eh ! si j'en trouvais mieux ?... Si tu avais mieux à m'offrir ?

VERNOUILLET, à part.

J'ai une idée ! (Haut.) Je crois que j'ai mieux.

BIGOURDAN.

Offre !

VERNOUILLET.

Apprentie modiste chez ton ami Vernouillet !

BIGOURDAN.

Apprentie modiste ! — Ah ! Vernouillet, tu me sauves !

VERNOUILLET.

La table, le logement...

BIGOURDAN.

Dans une heure nous serons chez toi !

VERNOUILLET.

Oui, dans une heure ! — Il faudrait s'assurer cependant...

BIGOURDAN.

De quoi ?...

VERNOUILLET.

Mais que ta pupille sût faire les chapeaux !

BIGOURDAN.

Elle doit savoir ! j'ai payé pour qu'elle apprit.

SCÈNE XI

LES MÊMES, SUZANNE.

SUZANNE, entrant par la porte latérale à gauche.

En route, mon tuteur !

BIGOURDAN *.

C'est elle ! — Sais-tu faire les chapeaux ?

SUZANNE.

Si je sais faire les chapeaux ? Ça n'est pas si malin !

VERNOUILLET.

Dites toujours !

BIGOURDAN.

Nous voudrions nous assurer...

SUZANNE.

Voulez-vous que je vous en fasse un, tout de suite ?

BIGOURDAN.

Tu sais ?

SUZANNE.

M. Vernouillet a justement porté des fournitures...

VERNOUILLET.

Les voici.

Il va chercher le carton sur la table à droite.

BIGOURDAN, prenant le carton sur la table à gauche.

Elle sait !...

SUZANNE, faisant un chapeau au cours du rondeau, pendant que par moments Vernouillet et Bigourdan la lutinent.

Vous allez bien voir !

RONDEAU

Tenez tous deux, vous, monsieur, cette boîte,
 Vous ce carton, — vous ceci, — vous cela.
 En un moment, je vais, modiste adroite,

* Bigourdan, Suzanne, Vernouillet.

Vous fabriquer un chapeau Paméla.
 Je prends la passe,
 Forme ou carcasse,
 — Paille légère au gracieux contour ;
 Je la chiffonne,
 Je la façonne
 Et je l'apprête à la mode du jour.
 Ces frais rubans aux couleurs écarlates,
 J'en fais des nœuds coquettement froissés,
 Et pour orner la forme — à bas les pattes ! —
 Je prends des fleurs — mon tuteur finissez !
 — Bouquet de roses,
 A peine écloses
 Sous les premiers baisers du tiède avril,
 Puis une branche
 D'épine blanche,
 — Vous, une épingle, et vous, du fil !
 — Simple et coquet, cet élégant modèle
 Sort de mes doigts, frais comme le printemps,
 Et quelque jour, au front de quelque belle,
 Ira briller aux plaines de Longchamps !
 Ma main agile...
 — Restez tranquille !
 — De ces travaux déjà se fait un jeu !
 Je couds, je taille...
 — Laissez ma taille !
 — Et mon chapeau s'achève peu à peu !
 J'ajoute encor cette guirlande verte,
 Comme on en met aux plus jolis chapeaux,
 Et je l'enroule... — ayez la boîte ouverte !
 ... Comme un feston. — Donnez-moi les ciseaux !
 Ici j'attache
 Ce blanc panache,
 Très à la mode, élégant et mutin,
 Plumes d'autruche,
 Formant la ruche,
 Voile de gaze, et brides de satin !
 Et voilà comme, avec des goûts d'artiste,
 — Car vous saurez, messieurs, que tout est là —
 En un moment, une adroite modiste
 Vous accommode un chapeau Paméla.

ENSEMBLE

Parlé, mettant le chapeau.

Regardez, contemplez, admirez !

BIGOURDAN et VERNOUILLET.

C'est superbe !

BIGOURDAN.

Hein ! comme elle a passé cet examen !

VERNOUILLET.

Un triomphe!

SUZANNE.

Et maintenant, puis-je savoir?...

BIGOURDAN.

... A quoi tendait cette épreuve ? Voici : mon ami Vernouillet, qui est modiste de son état...

SUZANNE.

Modiste ! oh ! c'était mon rêve !

VERNOUILLET.

C'était son rêve ! Il ne vous déplairait donc pas d'entrer chez moi, comme demoiselle... seconde !

SUZANNE*.

Comme apprentie ! comme on voudra ! modiste !

SUZANNE.

BIGOURDAN et VERNOUILLET.

ENSEMBLE

Modiste, tope vite!

Modiste, tope vite!

C'était ma passion !

Quittons la pension !

Je vous suis, et je quitte

— Mais te voici, petite,

Gaîment la pension !

A ma dévotion !

SUZANNE.

Mon cœur vole d'avance
Vers ce but enchanté :
L'amour et l'espérance
Avec la liberté !

ENSEMBLE

SUZANNE.

BIGOURDAN et VERNOUILLET.

Modiste, etc...

Modiste, etc...

SUZANNE**.

Eh bien ! partons, mon tuteur ! qu'attendez-vous ?

BIGOURDAN.

Rien, mon enfant, Je voulais seulement recommander à Vernouillet... (Bas à Vernouillet.) Ne lui parle toujours pas de madame Bigourdan ! Il est inutile qu'elle connaisse madame Bigourdan.

VERNOUILLET.

Sois tranquille ! (A part.) Je te vois venir, mais ce n'est pas toi qui me couperas cette herbe sous le pied !

* Vernouillet, Suzanne, Bigourdan.

** Vernouillet, Bigourdan, Suzanne.

BIGOURDAN, commençant à prendre des paquets
Aide-nous un peu, Vernouillet ! prends la guitare !

SUZANNE, les chargeant.

Vous le métier ! nous attendrons une voiture devant la porte.

VERNOUILLET.

Nous ne pourrons jamais tout déménager à nous deux.

SUZANNE.

Jamais ! Quel dommage que M. Florestan soit parti !

VERNOUILLET.

Le petit professeur ?

BIGOURDAN.

Mais nous n'avons pas besoin de lui, je n'ai pas besoin...
Il laisse tomber ses paquets.

SUZANNE.

Vous voyez bien que si, mon tuteur !

VERNOUILLET.

Comme commissionnaire, peut-être ! et encore on pourrait trouver mieux.

SUZANNE.

Mieux que Florestan ?

BIGOURDAN.

Un gringalet !

SUZANNE.

Mon tuteur !

VERNOUILLET.

Une femmelette !

SUZANNE *.

Monsieur Vernouillet !

BIGOURDAN.

Vernouillet a raison, nous recauserons de Florestan.

VERNOUILLET.

Nous vous éclairerons.

* Vernouillet, Suzanne, Bigourdan.

BIGOURDAN.

Ce jeune croque-notes n'est pas le mari qui te convient.

SUZANNE.

Par exemple ! si je l'aime ?

VERNOUILLET.

Vous croyez l'aimer.

SUZANNE.

Ah ! bien, je crois?... je l'aime pour de vrai !

BIGOURDAN.

Illusion !

VERNOUILLET.

Chimère !

SUZANNE.

Mais dites donc, vous n'avez pas vu?... tous les deux, pardi !... de vos yeux vu ?...

BIGOURDAN.

Des bêtises !

SUZANNE.

Merci ! — Vous, monsieur Vernouillet, quand vous êtes entré, qu'est-ce que nous faisons ?

VERNOUILLET.

Prenez garde !

SUZANNE.

Nous nous embrassions !

VERNOUILLET.

Je n'ai pas attaché d'importance...

SUZANNE.

Et vous, mon tuteur, qu'est-ce que nous faisons, quand vous êtes entré ?

BIGOURDAN.

Veux-tu te taire !

SUZANNE.

Nous nous embrassions encore !

BIGOURDAN.

Il est inutile de rappeler...

SUZANNE.

C'est très-utile, au contraire ! nous nous embrassons !..
Et si ça n'est pas s'aimer pour de vrai !..

BIGOURDAN.

Calme-toi ! voici tes petites amies...

VERNOUILLET.

... Qui viennent vous faire leurs adieux !

SCÈNE XII

LES MÊMES, BERTHE, THÉRÈSE, JEANNE, ÉLÈVES,
MADAME PERRUCHET, puis FLORESTAN.

FINALE

CHOEUR DES ÉLÈVES, entourant Suzanne. Elles entrent avec madame

Perruchet par la porte latérale gauche.

Suzanne, à l'heure où tu nous quittes,
Sans regret et le cœur joyeux,
Nous venons, grandes et petites,
T'apporter nos tristes adieux !

Adieu, Suzanne !

SUZANNE *.

Adieu, Jeanne, Thérèse, Berthe,
Ne pleurez pas, nous nous reverrons quelque jour.
La cage aujourd'hui m'est ouverte, (Bis.)
Bientôt ce sera votre tour.

BERTHE, à demi-voix, l'attirant à l'extrême droite pendant que les autres
retiennent Bigourdan à gauche.

Psitt ! psitt !

SUZANNE, même jeu.

Quoi donc ?

* Vernouillet, Bigourdan, madame Perruchet, Jeanne, Suzanne, Thérèse,
Berthe. Les élèves au-dessus.

BERTHE, à demi-voix.

Celui pour qui ton cœur soupire
M'a recommandé de te dire
Que, caché dans le p'tit parloir,
Il voudrait te dire au revoir.

SUZANNE, allant le chercher à la porte latérale droite.
Florestan! Florestan! venez! venez sans crainte!
Le présentant.
Mon fiancé!

TOUS.

Suzanne!

SUZANNE.

Eh bien?

BIGOURDAN, sévèrement.
A mon autorité c'est une rude atteinte!

SUZANNE.

Jé veux être sa femme, et je n'écoute rien!

ENSEMBLE

SUZANNE.

Plus d'inutile stratagème!
Il a mon cœur, et j'ai le sien.
Qu'on me donne à celui que j'aime,
Ou je ne répons plus de rien!

FLORESTAN.

Pitié pour elle, et pour moi-même,
Le ciel formera ce doux lien.
Donnez-lui le mari qu'elle aime,
Ou nous ne répondons de rien!

LES ÉLÈVES.

Suzanne, à ce moment suprême,
Avec honneur défends ton bien;
Donnez-lui le mari qu'elle aime,
Ou nous ne répondons de rien!

MADAME PERRUCHET, BIGOURDAN, VERNOUILLET.

S'il faut prendre un moyen extrême,
On le prend pour garder son bien!
Au diable le muguet qu'elle aime!
Pleurs ni fureurs n'y feront rien.

SUZANNE, parlé sur un mélodrame à l'orchestre.

Ah ! c'est comme ça... Ah ! c'est comme ça... vous ne voulez pas que je sois sa femme ?...

BIGOURDAN et VERNOUILLET.

Non ! non ! non !

SUZANNE.

Eh bien ! ça ne m'arrêtera pas, et comme je l'ai vu dans les romans... si je ne suis pas sa femme, je serai sa maîtresse !

TOUS.

Sa maîtresse ! oh ! oh !

FLORESTAN.

Oh ! elle va un peu loin !

MADAME PERRUCHET.

Encore un scandale ! — Mesdemoiselles, n'écoutez pas !

Elle passe dans les rangs.

SUZANNE.

Je serai sa maîtresse, nà !

BIGOURDAN, VERNOUILLET, FLORESTAN,
MADAME PERRUCHET.

Non ! non ! non !

SUZANNE et les ÉLÈVES.

Si ! si ! si !

Tumulte.

ENSEMBLE

SUZANNE.

LES ÉLÈVES.

Oui, redoutez ma tendresse !
Quelque obstacle qui se dresse,
Sachez, d'ores et déjà,
Que rien ne m'arrêtera !

On insulte à ta tendresse !
Défends-toi, sois sa maîtresse !
Je ne sais ce qu'est cela,
Mais le mot me plaît déjà !

FLORESTAN.

BIGOURDAN, VERNOUILLET,
MADAME PERRUCHET.

Respectez notre tendresse !
Quelque obstacle qui se dresse,
Messieurs, vous voyez déjà
Que rien ne l'arrêtera !

Elle serait sa maîtresse !
Il faut donc user d'adresse
Pour parer à ce coup-là,
Et veiller sur tout cela !

LA CHASTE SUZANNE

VERNOUILLET, bas à Bigourdan.

Je crois qu'il faut céder, du moins en apparence!

BIGOURDAN, même jeu.

Feignons de consentir ou tout serait perdu.

Haut.

Eh bien!

Passant entre Suzanne et Florestan.

Pour tant d'amour ayons de l'indulgence!
Je t'accorde ton prétendu!

SUZANNE, parlé.

Merci, mon tuteur! merci monsieur Vernouillet!

BIGOURDAN, bas à Vernouillet qui lui fait des signes.

Laisse donc! c'est un truc!

SUZANNE, chanté.

En route maintenant!

LE CHOEUR.

En route, et bon voyage!

SUZANNE, aux élèves.

Toutes, je vous invite à notre mariage!

BIGOURDAN, passant à droite.

Oui, toutes ensemble, mais partons!

VERNOUILLET.

Oui, toutes ensemble, mais partons!

SUZANNE *.

Eh bien, je veux bien! tous quatre, partons!
Prenez mes paquets, prenez mes cartons!
Et voyez surtout que rien ne s'égare!
Prenez mon métier, — prenez ma guitare, —
Et vous, Florestan, mon futur mari,
Vous, prenez mon bras et mon canari!

ENSEMBLE *

SUZANNE, FLORESTAN, LE CHOEUR.

Victoire! victoire! victoire!

Ils ont juré de ^{vous} nous unir!

Et cette fois ^{nous pouvons} vous pouvez croire

Aux promesses de l'avenir!

* Les élèves chargent de paquets Vernouillet et Bigourdan placés aux deux côtés de la scène.

BIGOURDAN, VERNOUILLET, MADAME PERRUCHET.

De leur passagère victoire
Bientôt on saura les punir,
Et ^{notre} votre promesse illusoire
Gardons nous
 bien de la tenir.
Gardez vous

Vernouillet chargé de paquets, madame Perruchet, Jeanne, Florestan, Suzanne, Thérèse, Berthe, Bigourdan avec ses paquets. Les élèves au-dessus. Adieux, embrassades, départ.

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Le café de la Garde Nationale. — A gauche au premier plan, une porte, au second plan, le vitrage en pan coupé. — A droite, deux portes, entre les deux portes, un buffet avec cristaux, bouteilles, etc. — Au fond, une porte. — Table à gauche, premier plan, deux chaises, autres tables et accessoires de café.

SCÈNE PREMIÈRE.

GARDES NATIONAUX, jouant aux dominos, à l'écarté, PAMÉLA et ROSINE servant vont et viennent, PONTCAVEL, au milieu.

Les gardes ont interrompu les jeux.

CHŒUR

Brave comme Bayard le fut,
Eloquent comme Démosthène,
A la santé du capitaine
Buvons de la bière à plein fût!

PONTCAVEL.

Et vous, belle limonadière,
A ces gardiens de nos remparts
Quand vous donnerez de la bière,
Donnez de la bière de Mars.

LE TAMBOUR.

Ah! la bière de Mars, c'est un mot! Bravo, capitaine!

TOUS.

Bravo, capitaine!...

REPRISE DU CHŒUR

PONTCAVEL.

Oui, mes enfants, plus de paletots, plus de barbes en col-

liers! L'habit militaire, la tête militaire! et la troisième du sixième de la onzième sera la première pour la discipline et pour la tenue!...

TOUS.

Vive le capitaine!

LE TAMBOUR.

Parle-t-il assez bien, le capitaine!

PAMÉLA.

Dame! il n'est pas greffier de la justice de paix pour rien.

LA TAMBOUR, bas à Pontcavel.

Il me semble qu'une seconde tournée, après cette petite allocution...

PONTCAVEL.

Va pour la seconde tournée!... Madame Bigourdan, de la bière pour tout le monde!

PAMÉLA.

Rosine!

ROSINE.

Voilà! voilà! boum!

REPRISE DU CHOEUR

Brave comme Bayard le fut,
Etc.

PONTCAVEL.

Et la candidate, à propos?

ROSINE.

Elle s'habille, capitaine!

PAMÉLA.

Mais elle aura de la chance si l'uniforme lui va : un corsage qui n'a pas été fait pour elle!

PONTCAVEL.

Ah! dame!... c'est une complication! Il avait été fait pour la petite Athénaïs, le corsage!... Mais elle ne l'a jamais porté!

PAMÉLA.

Vous avez aussi des exigences...

PONTCAVEL.

Des exigences légitimes! Je veux une cantinière jolie — parce que je ne peux pas souffrir les femmes laides, — et sage — parce que, pour vivre au milieu d'une soldatesque entreprenante, il faut des mœurs irréprochables! (Roulement de tambour au dehors.) Aux armes!... C'est une patrouille!

CHŒUR

Entendez-vous les ra, les fla,
Allons, braves factionnaires,
Rendre les honneurs militaires
À la patrouille que voilà!

Les gardes font la haie. — Pontcavel sort le premier par le fond, puis les gardes.

SCÈNE II

PAMÉLA, ROSINE.

PAMÉLA *.

C'est la patrouille de quatre heures! Et Bigourdan qui ne rentre pas... Quelle chance!

ROSINE.

Est-ce que madame va sortir?

PAMÉLA.

Je vais essayer d'aller à Saint-Denis, voir ma cousine.

ROSINE.

Madame manquera encore le coucou!

PAMÉLA.

C'est vrai que je n'ai pas de bonheur avec le coucou.

ROSINE.

Quarante-neuf fois que madame le manque!

PAMÉLA.

Hélas! donnez-moi toujours mon chapeau et mon mantelet!

Rosine sort par la seconde porte, à droite.

* Paméla, Rosine.

Air :

Tous les jours, depuis deux grands mois,
 Comptant qu'un hasard nous rapproche,
 Je vais voir si je l'aperçois,
 L'ingrat, à l'heure où part le coche !
 Et, remettant au jour d'après
 L'espoir où mon cœur se raccroche,
 On comprend que je fais exprès,
 Chaque fois de manquer le coche.
 Mais combien de gens, ici-bas,
 Pour qui ce n'est pas une feinte !
 Que de voyageurs n'y vont pas
 Qui croyaient aller... à Corinthe !
 Tel ancien beau sur le retour
 D'aimer encor fait la brioche :
 En vain il pose, et fait sa cour !...
 Bonhomme, vous manquez le coche !
 Et ce séduisant inconnu,
 Que j'aime d'un amour trop tendre,
 Pourquoi n'est-il pas revenu
 Au coche où je reviens l'attendre ?
 Ah ! de mon cœur s'il déchiffrait
 L'ardent désir, le doux reproche,
 Il reviendrait, car il saurait
 Ce qu'il manque... en manquant le coche !

ROSINE, rentrant de la seconde porte droite.

Voici le mantelet et le chapeau de madame.

PAMÉLA.

Quand M. Bigourdan rentrera, vous lui direz que je suis
 allée à Saint-Denis, voir ma cousine !

Elle sort au fond.

SCÈNE III

ROSINE seule, rangeant.

Qu'est-ce qu'elle peut bien faire tous les jours, notre
 dame, d'aller manquer le coche de Saint-Denis?... Il y a,
 pour sûr, quelque anguille sous... coche !... Et ce pataud de
 notre bourgeois, qui ne se doute de rien !... Après ça, ils
 sont peut-être à deux de jeu, monsieur et madame, car, vrai,
 pour ce qu'il s'occupe de sa maison... une maison consé-
 quente, pourtant ! Depuis, surtout, qu'on a loué le rez-de-

3.

chaussée au poste de la garde nationale, avec café, restaurant, jardins, bosquets... et balançoires! (Roulement de voiture et cris au dehors.) Ah! mon Dieu! ces cris! ce bruit!... (Elle va voir au vitrage.) Un accident de voiture!... une citadine sur le flanc... on en retire une jeune fille... un monsieur... et des paquets!...

SCÈNE IV

ROSINE, GARDES NATIONAUX, SUZANNE,
PONTCAVEL, puis VERNOUILLET.

Les gardes apportent Suzanne évanouie, que Rosine fait asseoir sur une chaise au milieu.

CHOEUR

Air :

Là! là! mettons-la là!
A son aide qu'on s'empresse,
Et nous, délaçons-la
Afin de voir ce qu'elle a!

PONTCAVEL, entrant, écarte les gardes.

Voir ce qu'elle a? halte-là!
Point d'entreprise traitresse!
Elle a de rares appas,
Regardez, n'y touchez pas!

LES GARDES.

Là! là! mettons-la là!
A son aide qu'on s'empresse!
Là! là secourons-la!
Sans regarder ce qu'elle a!

ROSINE, tapant dans les mains de Suzanne *.

Ce qu'elle a, c'est facile à distinguer : elle est sans connaissance!

PONTCAVEL.

Si jolie... et sans connaissance!

VERNOUILLET, entre. — Aux gardes au fond.

Je vous dis que c'est mon ouvrière!

* Rosine, Suzanne assise, Pontcavel, le tambour.

PONTCAVEL.

Une ouvrière?...

VERNOUILLET, descendant à gauche.

Oui, capitaine, je vais vous dire...

PONTCAVEL.

Assez!... Elle revient à elle!

SUZANNE.

Où suis-je?

PONTCAVEL.

En sûreté, mon enfant.

SUZANNE, se levant.

Ah! mon Dieu! des militaires!

PONTCAVEL.

Oui, mais des militaires civils!... Comment vous sentez-vous?

SUZANNE.

Je me sens mieux. Mais je prendrais bien quelque chose!

Rosine va vers le buffet.

VERNOUILLET.

Moi aussi!... l'émotion...

PONTCAVEL.

Assez!

ROSINE.

Un petit verre?

SUZANNE.

Oui, avec de la fleur d'oranger.

PONTCAVEL, à part.

De la fleur d'oranger!... Elle en est encore là!

SUZANNE, à Rosine qui lui apporte un petit verre.

C'est de la fleur d'oranger?

ROSINE.

C'est quelque chose d'approchant: de l'eau-de-vie avec du sucre.

VERNOUILLET, qui trinque avec le tambour.

De l'eau-de-vie à Suzanne !

PONTCAVEL.

Assez donc !

ROSINE.

Est-ce bon ?

SUZANNE.

C'est bon!... c'est fort, mais c'est bon!... Merci, mademoiselle. Merci aussi, monsieur !

PONTCAVEL.

Il n'y a pas de quoi!... vous êtes tout à fait bien ?

SUZANNE.

Tout à fait.

VERNOUILLET.

Moi aussi, et nous allons repartir...

SUZANNE, s'éloignant vivement *.

Ah ! mais non !

PONTCAVEL.

Ah ! vraiment?... vous ne voulez pas?...

SUZANNE.

Je ne veux pas partir avec monsieur !

VERNOUILLET.

Diable !

SUZANNE.

Pour qu'il m'embrasse encore dans la voiture, merci !

PONTCAVEL.

Il vous embrassait dans la voiture ?

SUZANNE.

Eh ! oui!... alors, moi, j'ai crié... le cocher s'est retourné... une charrette nous a heurtés... et patatras!...

PONTCAVEL, à Vernouillet sévèrement.

Ah ! vous embrassiez mademoiselle ?

* Le tambour, Vernouillet, Pontcavel, Suzanne, Rosine.

VERNOUILLET.

Histoire de rire!

PONTCAVEL.

Sans son autorisation?

SUZANNE.

Sans mon autorisation!

PONTCAVEL.

Dans la citadine?

VERNOUILLET.

C'était paternel!

PONTCAVEL.

Etes-vous son père?

SUZANNE.

Non, je suis orpheline.

PONTCAVEL.

Etes-vous son oncle?... son aïeul?... son bisaïeul?...

SUZANNE.

Rien de tout cela!

VERNOUILLET.

Je suis l'ami de votre tuteur!

SUZANNE.

Vous êtes un vieux coquin!

PONTCAVEL.

Et quel âge avez-vous, mon enfant?

SUZANNE.

Dix-sept ans, monsieur.

PONTCAVEL.

Une mineure!... Détournement de mineure!... conduisez cet homme à la salle de police!

VERNOUILLET.

Moi?...

PONTCAVEL.

Les tribunaux apprécieront!

VERNOUILLET.

Saperlipopette!... voilà que ça se gâte!

CHOEUR

A la salle de police
 Suivez-nous, vieux malfaiteur!
 Et sachez que la justice
 Est sévère au séducteur.

On entraîne Vernouillet. — Sortie générale au fond.

SCÈNE V

PONTCAVEL, SUZANNE.

PONTCAVEL *.

Nous sommes seuls, mon enfant! vous allez me permettre
 quelques questions indiscrètes?

SUZANNE.

Ah! indiscrètes?...

PONTCAVEL.

Ce m'est un devoir... comme chef du poste où vous avez
 été recueillie, je dois dresser mon procès-verbal.

SUZANNE.

Je vous répondrai de mon mieux, capitaine.

PONTCAVEL, passant à gauche de la table de gauche.

J'ajouterai que, en dehors de mes fonctions, je sens gran-
 dir, chez moi, un intérêt tout particulier, que m'ont inspiré,
 à première vue, votre âge, votre beauté, et vos malheurs!

Il s'assied.

SUZANNE.

Oh! mes malheurs!... Je ne suis pas si malheureuse que
 ça... et quand j'aurai retrouvé mon tuteur... ou Flores-
 tan...

PONTCAVEL.

Florestan?... votre tuteur?... Et le vieux coquin?... voilà
 bien du monde à la fois!

* Pontcavel, Suzanne.

SUZANNE.

C'est mon compte : trois amoureux !

PONTCAVEL.

Trois ?

SUZANNE.

Trois ! et vous pensez si j'ai été vexée, lorsque dans la voiture...

PONTCAVEL.

Dans la voiture?... Elle était donc au complet, la voiture ?

SUZANNE.

Au complet, oui!... d'abord !

RONDEAU

Quand nous primes la citadine,
 Qui nous versa près de ces lieux,
 Me courtoisant à la sourdine,
 J'avais à la fois trois messieurs,
 Trois amants, un jeune et deux vieux !
 Et nous roulions, nous quatre ensemble,
 Tous bons amis, cahin-caha,
 Quand Vernouillet crie : « Il me semble
 » Qu'un essieu rompt ! » Moi je fais : « ah ! »
 Le jeune avait sauté déjà!...
 « Fouette, cocher ! » le cocher fouette !
 Rien de rompu dans les essieux !
 C'était un truc fallacieux,
 Et je me retrouve seulette,
 Cettefois, avec les deux vieux !
 Nous faisons quelques tours de roue,
 Moi, je me sentais comme un crin !
 Ne disant mot, faisant la moue,
 Je regardais d'un œil chagrin
 La cage où chantait mon serin !
 Mon serin, qui dans son langage
 De me plaindre avait vraiment l'air...
 Crac ! Vernouillet lâche la cage !
 Je fais : « ah!... » Prompt comme l'éclair,
 Mon tuteur s'élançait... autre impair !
 « ... Fouette, cocher ! » Le cocher fouette,
 Et sous le fouet impérieux
 Les chevaux partant furieux,
 Moi, je me retrouve seulette,
 Cette fois, avec un seul vieux !

Et quel vieux!... Un vieux sans principe !
 Un singe! un affreux sapajou!
 Tout aussitôt, il s'émancipe,
 Et, par surprise, dans le cou,
 Me vole un baiser! le filou!
 Vous pensez comme je riposte :
 D'abord, un bon soufflet, et v'lan !
 Deux, trois, quatre!... mais, près du poste,
 Voilà, contrariant son plan,
 La citadine sur le flanc !
 Et je ris, et j'en ris encore,
 Car en dépit des envieux,
 De l'avenir espérant mieux,
 Rien n'empêchera que j'adore
 Mon jeune au nez de mes deux vieux !

PONTCAVEL, qui a pris des notes, et s'est levé.

Très-bien, la situation se dessine! ce n'est point là la
 vivandière de mon rêve!

SUZANNE.

Vous dites?...

PONTCAVEL.

Je dis : très-bien, et comme il se fait tard, je vais vous
 donner deux gardes, qui vous ramèneront chez votre tuteur.

Il remonte.

SUZANNE, passant à gauche.

Chez mon tuteur... mais je ne sais pas son adresse !

PONTCAVEL, redescendant à droite.

Ah!...

SUZANNE.

Je n'ai jamais été chez lui ! Il venait me voir à la pension !

PONTCAVEL.

Eh bien ! on vous ramènera à la pension.

SUZANNE.

C'est inutile, madame Perruchet ne me recevrait pas !

PONTCAVEL.

Pourquoi cela ?

SUZANNE.

Parce qu'elle m'a renvoyée tantôt, à cause de Florestan qui
 m'embrassait.

PONTCAVEL.

Ah! il vous embrassait aussi, Florestan?... et pas sans votre autorisation, lui ?

SUZANNE.

Dame!... vous pensez !...

PONTCAVEL.

Je pense... que je ne sais plus où vous ramener maintenant!

SUZANNE.

Ni moi non plus !

PONTCAVEL.

Car enfin, orpheline... renvoyée de pension... ignorant l'adresse de votre tuteur...

SUZANNE.

C'est vrai, je suis sur le pavé !

PONTCAVEL.

Avez-vous des ressources ?

SUZANNE.

Mon tuteur m'avait donné un louis, hier, mais j'ai acheté des confitures...

PONTCAVEL.

Avez-vous des papiers ?

SUZANNE.

Quels papiers ?

PONTCAVEL.

Pas de domicile!... pas de ressources!... Et pas de papiers!... mais c'est le vagabondage, ça !

SUZANNE.

Le vagabondage ?

PONTCAVEL.

Vous êtes une vagabonde, mon enfant !

SUZANNE.

Une vagabonde ?

PONTCAVEL.

Et je devrais vous fourrer en prison !

SUZANNE, pleurant s'assied près de la table, à gauche.

En prison.

PONTCAVEL.

Je le devrais... mais j'hésite... mon devoir d'un côté, mon intérêt de l'autre !... mon intérêt qui grandit...

SUZANNE.

Ah ! mon bon capitaine, soyez gentil ! n'écoutez que votre intérêt !

PONTCAVEL.

Sirène !... eh bien ! je serai gentil ! faible... mais gentil ! Je t'offre un asile : l'ombre du drapeau !

SUZANNE.

Je ne comprends pas.

PONTCAVEL.

Je cherche une cantinière, jeune, jolie, et sage !... Tu es jeune, jolie, et tu sors de pension... Je ne compte pas les petits bécots avec Florestan... ça n'a pas été plus loin ?

SUZANNE.

Où, plus loin ?...

PONTCAVEL, à part.

Elle ne saisit même pas !... (Haut.) Veux-tu entrer dans ma compagnie, comme cantinière ?

SUZANNE.

Dame !... plutôt que d'aller en prison ! Et puis, si vous avez une fanfare, Florestan qui est musicien...

PONTCAVEL.

Ah ! non ! non ! pas de Florestan !... Il faudra oublier Florestan !

SUZANNE.

Jamais !

PONTCAVEL.

Alors, je n'écoute que mon devoir...

SUZANNE.

Ah! mon Dieu! n'y a-t-il que ces deux alternatives?

PONTCAVEL.

Il n'y a que ces deux : la cantine ou la prison.

SUZANNE *.

Je choisis la prison!

PONTCAVEL.

Non! ne choisis pas si vite... tu pourrais avoir des regrets!.. je te donne une heure de réflexion : le temps d'interroger le prévenu Vernouillet... Reste ici, et ne compte pas t'évader! je vais mettre un sapeur à chaque issue. Pèse mes propositions...

Examine avec soin les effets et leurs causes,
Réfléchis, si tu peux, et choisis si tu l'oses!

(Ouvrant la porte du fond..) Sapeur!..

Parait un sapeur auquel il donne un ordre muet. — Puis il sort et la porte se referme.

SCÈNE VI

SUZANNE, puis ROSINE.

SUZANNE.

« Réfléchis, si tu peux, et choisis si tu l'oses! » — M'évader?.. c'est pourtant ce qui m'accommoderait le mieux!.. Vivandière, ça ne m'aurait pas déplu... ce qui me déplairait, ça serait de renoncer à Florestan! car autrement l'uniforme, les chansons!.. moi qui en sais de si jolies, des chansons de Florestan, des chansons de circonstance... J'ai une heure devant moi... si je pouvais prévenir Florestan?.. mais où trouver son adresse?.. madame Perruchet la dirait!.. Il faudrait avoir quelqu'un à envoyer... ah! mademoiselle!

Apercevant Rosine qui est entrée du fond, depuis un moment, et range sur le buffet.

ROSINE.

Mademoiselle!

* Suzanne, Pontcavel.

SUZANNE.

Vous ne savez pas tout ce qui m'arrive ?

ROSINE.

Ma foi, si ! le tambour me l'a raconté !

SUZANNE.

Voulez-vous m'aider à sortir de peine ?

ROSINE.

Bien volontiers ! mais comment cela ?

SUZANNE.

Donnez-moi d'abord de quoi écrire.

ROSINE, montrant la première porte à droite.

Là, dans la chambre de monsieur !

SUZANNE.

Merci !... venez vite !

Elles sortent par la première porte à droite.

SCÈNE VII

BIGOURDAN, puis ROSINE.

BIGOURDAN, entre en même temps par la porte du fond. — Au sapeur qui le retient.

Eh ! oui !... Bigourdan !... vous ne me remettez pas ?... le patron de l'établissement ! (Redescendant. — Il a la cage du canari dans son habit.) Qu'est-ce que c'est donc que cet appareil inusité ? — Personne ! je l'espérais ainsi ! ma femme aura été à Saint-Denis... Et j'aime mieux ça ! ouf !... où vais-je pouvoir cacher ce compagnon de mes infortunes ? (Il montre la cage où est le serin.) Voilà un embarras ! Dix fois, j'ai été sur le point de le rendre à l'air pur de la liberté !.. Suzanne ne me l'eût pas pardonné ! (Le serin chante.) Ah ! non, non ! bigre ! pas de vocalises, mon garçon !... faisons dodo !... c'est l'heure de dormir... L'heure des serins ! (Le serin chante.) Encore !... tais-toi donc, Charlot ! (Il continue.) Est-il bête ce serin-là !... voyons, mon petit Charlot !... je te prends par le sentiment ! Tu ne veux pourtant pas me compromettre !

Air :

Ne chante pas, Charlot, je t'en conjure,
 T'auras du sucré, et du mouron avec !
 De me trahir ne me fais pas l'injure,
 Dormez, serin, et fermez votre bec !
 Sous ton duvet, si ton cœur est de roche,
 Chantre enragé, redoute le trépas !

Le serin chante.

Mais si tu crains les affres de la broche,
 Ne chante pas, Charlot, ne chante pas !

Entre Rosine.

Oh ! quelqu'un !...

Il cache vivement la cage dans le fond de son chapeau qu'il pose sur la table à gauche.

ROSINE.

Je croyais qu'il y avait un serin ici ?

BIGOURDAN *.

Non ! il n'y a que moi ! Donne-moi un petit verre d'anisette !

Il s'assied à gauche.

ROSINE.

Monsieur est souffrant ? (Elle le sert.) Monsieur a l'air tout défait !

BIGOURDAN.

C'est un spasme d'estomac !

ROSINE.

Ça tombe mal que madame soit sortie !

BIGOURDAN.

Au contraire ; ça tombe bien !

ROSINE.

Ah !...

BIGOURDAN.

Parce qu'elle s'inquiéterait de me voir défait... et ce n'est rien... c'est un spasme... Elle est allée à Saint-Denis ?

ROSINE.

Oui, monsieur...

* Bigourdan, Rosine.

BIGOURDAN.

Alors, ça tombe tout à fait bien !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, PAMÉLA, puis LE TAMBOUR.

PAMÉLA, entrant du fond.

Personne au coucou!... oh !

[BIGOURDAN, se levant.

Elle! bonjour, chère amie! je te croyais chez ta cousine?...

PAMÉLA.

J'ai manqué le coche !

ROSINE, à part, sortant à gauche.

C'est un abonnement !

BIGOURDAN.

Tant pis !

PAMÉLA.

Pourquoi ?

BIGOURDAN.

Parce que ça a dû te contrarier, de manquer le coche !

PAMÉLA.

Qu'est-ce que vous avez donc ?

BIGOURDAN.

Moi?... Rien !

PAMÉLA.

Si, vous avez un air... tout chose !

BIGOURDAN.

Chose?... c'est bien possible!... j'ai eu très-chaud... (Le serin chante.) Sapristi!...

Il va précipitamment à son chapeau qu'il retourne pour masquer entièrement la cage.

PAMÉLA.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

BIGOURDAN.

Je ne sais pas... Tu as entendu quelque chose ?..

PAMÉLA.

Oui, comme le chant d'un serin.

BIGOURDAN.

C'est une illusion !... mais j'ai eu très-chaud, et le soleil... atchi !

Il prend son chapeau et le met sur sa tête. — Le serin chante.

PAMÉLA.

Encore?...

BIGOURDAN.

Ah! je sais ce que c'est : c'est mon nez! J'ai pris 'un coryza... c'est l'effet ordinaire des coryzas... il semble qu'on ait un canari dans le nez!... piou! piou! piou! piou! (A part.) Il ne chantera pas, l'animal!...

PAMÉLA.

Mais qu'est-ce qui vous prend donc? je n'en vous ai jamais vu si bête que ce soir!

BIGOURDAN.

Il faut supposer que tu es plus indulgente les autres jours.

PAMÉLA.

Monsieur Bigourdan!

BIGOURDAN.

Paméla!

PAMÉLA.

Ecoutez-moi bien : vous sortez beaucoup !

BIGOURDAN.

C'est mon commerce.

PAMÉLA.

Vous avez des troubles caractéristiques!

BIGOURDAN.

C'est l'automne.

PAMÉLA.

Et vous êtes d'une souplesse anormale!

BIGOURDAN.

C'est mon caractère.

PAMÉLA.

Non! ce sont des symptômes!

BIGOURDAN.

Paméla!

PAMÉLA.

Assez!

Air :

Ce n'est pas votre caractère,
 L'automne là n'a rien à voir,
 Et tout cela cache un mystère!
 Je finirai par le savoir.
 Si vous trahissiez ma tendresse,
 Méfiez-vous de Paméla! (*Bis*)
 Je deviendrais une tigresse,
 Une tigresse de Java!...
 J'ouvre l'œil, et j'ouvre l'oreille,
 Le ciel vous garde d'un faux pas!
 Ne bronchez pas,
 Je vous surveille!

BIGOURDAN.

Paméla!

PAMÉLA.

Assez! on vient!

LE TAMBOUR, au fond.

Le capitaine fait demander si le dîner est prêt?

BIGOURDAN.

Un moment! on l'avertira.

Le tambour sort.

PAMÉLA.

Là!... voyez-vous?... Le dîner est en retard! Allez donc
 donner un coup d'œil aux fourneaux!

BIGOURDAN.

J'y vais... je... (Il étourne.) Atchi!... (Enfonçant son chapeau sur la

tête.) Et toi, pas un cri, Charlot!... ou je te fourre dans la casserole! (Chant du serin. — Il sort vivement par la porte gauche.) Oh!...

PAMÉLA, à la porte à gauche.

Encore!... Ah mais, il faut soigner ça!

SCÈNE IX

PAMÉLA, FLORESTAN, puis SUZANNE.

FLORESTAN, entrant sans voir Paméla.

Une jeune fille, avec un homme mûr, dans une citadine, qui a versé devant le poste! — Aurais-je retrouvé la trace de Suzanne? Informons-nous avec précaution!... Garçon!...

PAMÉLA *.

Monsieur désire?.. Ciel!

FLORESTAN.

Grand ciel!

PAMÉLA.

Le jeune homme au coucou!

FLORESTAN.

La voyageuse de Saint-Denis!

PAMÉLA.

Vous, ici?

FLORESTAN, à part.

Satanée rencontre!

PAMÉLA.

Imprudent! — Qu'êtes-vous venu chercher?

FLORESTAN, après hésitation.

Un petit verre de quelque chose... pour me soutenir!

PAMÉLA.

Vous avez choisi le toit de mon époux?...

* Paméla, Florestan.

FLORESTAN.

Sapristi! vous êtes chez vous!

PAMÉLA.

« Au lapin qui saute »!... feignez de l'ignorer! — vous avez retrouvé ma trace!

FLORESTAN.

Eh bien! oui, je l'ai retrouvée! (A part.) Il faut bien... si je ne veux pas me faire flanquer à la porte! (Haut.) C'a été long, mais m'y voilà, enfin!

PAMÉLA.

Si c'a été long! deux mois!

FLORESTAN.

J'avais des données si vagues!..

SUZANNE, entr'ouvrant la première porte de droite sans se montrer.

Florestan avec une étrangère!

FLORESTAN.

Un prénom pour retrouver une femme!... et un prénom très-répandu: Paméla!

PAMÉLA.

Comment n'avez-vous pas eu la pensée de retourner à Saint-Denis?

FLORESTAN.

Au fait! comment n'ai-je pas eu la pensée?... (A part.) Je l'avais bien ailleurs, ma pensée!... (Haut.) Vous y êtes retournée?

PAMÉLA.

Jusqu'au coucou seulement, mais tous les jours à la même heure!... Ingrat!...

FLORESTAN, à part.

Ingrat!

SUZANNE, à part.

Qu'est-ce que j'apprends là?

PAMÉLA.

C'est que je n'ai pas oublié...

FLORESTAN.

Eh bien! et moi?...

PAMÉLA.

Ce voyage à Saint-Denis!... cette promenade dans les bois!... cette friture de goujons! et ce retour en coucou!... Oh! les coucous!

FLORESTAN.

Les coucous!... Vous m'aimez donc encore, Paméla?

PAMÉLA.

Toujours!... Oh! oui, Florestan!

Elle l'embrasse.

SUZANNE, à part.

Le misérable!

LA VOIX DE BIGOURDAN, à gauche.

Paméla!

SUZANNE, fermant brusquement sa porte.

Quelqu'un!

PAMÉLA.

Mon mari!... vite!... partez!

FLORESTAN.

Où?... où?... là?

Il se jette dans la seconde porte à droite.

PAMÉLA.

Pas là!... c'est ma chambre!... Trop tard!

SCÈNE X

PAMÉLA, BIGOURDAN, puis ROSINE.

BIGOURDAN, entrant par la porte de gauche; il est en cuisinier et aiguise des couteaux.

Paméla! tu ne m'entendais donc pas?

PAMÉLA *.

Non, mon ami, je rangeais... et je faisais du bruit, en rangeant...

BIGOURDAN.

Rosine demande le sucre pour le plat doux... Qu'est-ce que tu as donc? tu parais troublée!

PAMÉLA.

Non, mon ami... je ne parais pas... je ne suis pas... Rosine demande le sucre?

BIGOURDAN.

Pour le plat doux; c'est toi qui as les clefs.

PAMÉLA.

Oui, mon ami, j'ai les clefs... Ah! non! elles seront restées dans ma chambre... après l'armoire à glace!

BIGOURDAN, allant vers la porte.

Après l'armoire... ne te dérange pas! je vais les chercher...

PAMÉLA, l'arrêtant.

Non! mon ami! non! j'y vais!... j'y vais! (A part.) Dieu! s'il avait vu Florestan dans ma chambre!

Elle sort par la deuxième porte de droite.

BIGOURDAN, seul.

J'ai enfermé Charlot dans le garde-manger... vivant!... Ah! oui vivant. — Suzanne ne me pardonnerait pas... — Mais je ne sais pas s'il a le sentiment du garde-manger? Il ne chante plus! (Rentre Paméla.) Eh bien! ces clefs?...

PAMÉLA.

Je ne les retrouve pas...

BIGOURDAN.

Elles seront peut-être dans ma chambre... (Il passe, va ouvrir la première porte, recule vivement et la referme.) Saperlipopette!

PAMÉLA **.

Quoi?

* Bigourdan, Paméla.

** Paméla, Bigourdan.

BIGOURDAN.

Rien!

PAMÉLA.

Ces clefs?

BIGOURDAN.

Non, elles n'y sont pas! je me rappelle maintenant.

PAMÉLA.

Il faut voir, tout de même!

Elle va vers la porte.

BIGOURDAN, l'arrêtant, et masquant la porte.

C'est inutile! dans ta chambre, plutôt!

PAMÉLA, même jeu devant la sienne.

Non pas! J'ai cherché partout!...

BIGOURDAN.

Je suis pourtant bien sûr...

PAMÉLA.

Pas plus sûr que moi...

ROSINE, entrant de gauche.

J'attends le sucre!

BIGOURDAN.

Nous cherchons les clefs.

PAMÉLA.

Elles doivent être chez monsieur.

BIGOURDAN.

Elles doivent être chez madame.

ROSINE.

Ça, je ne sais pas, mais je les avais vues sur le buffet.

PAMÉLA.

Tout juste!

BIGOURDAN.

Elles y sont!

PAMÉLA, les donnant à Rosine *.

Les voilà, ma fille; vous prendrez du sucre!

* Paméla, Rosine, Bigourdan.

ROSINE.

Madame viendra faire le plat doux?

PAMÉLA.

Non! monsieur ira.

BIGOURDAN, *siguisant ses couteaux.*

Pas du tout! madame.

PAMÉLA.

Monsieur sait mieux!

BIGOURDAN.

Ah! mais en voilà assez! est-ce une gageure de me contrarier?

PAMÉLA.

Mon ami!...

BIGOURDAN.

Laissez-moi, et descendez à vos fourneaux!

PAMÉLA.

Mais...

BIGOURDAN.

Non!

PAMÉLA.

Charles!...

BIGOURDAN.

Il n'y a pas de Charles!... il y a un plat doux qui attend... et un mari qui ordonne!... allez!

PAMÉLA, *sortant à gauche.*

Veillez sur nous, ô Dieu clément!

Rosine sort après elle.

SCÈNE XI

BIGOURDAN, SUZANNE, puis LE TAMBOUR.

BIGOURDAN.

Ouf!... Si elle avait vu Suzanne dans ma chambre!...
Mais comment?

SUZANNE, entre de la première porte à droite.

Ah! mon tuteur, excusez-moi si je ne me suis pas jetée
dans vos bras tout de suite...

BIGOURDAN *.

Tout de suite?... Sapristi, tu as bien fait de ne pas te je-
ter tout de suite!

SUZANNE.

Pourquoi?

BIGOURDAN.

Je m'expliquerai... Explique-toi d'abord! que faisais-tu
dans ma chambre?...

SUZANNE.

Dans votre chambre?... j'étais dans votre chambre?...

BIGOURDAN.

Oui!

SUZANNE.

C'est donc vous?...

BIGOURDAN.

« Le lapin qui saute. »

SUZANNE.

Et cette dame, qui était ici?

BIGOURDAN.

Ma femme!

SUZANNE.

C'était sa femme!... Je ne peux pourtant pas lui dire...

* Bigourdan, Suzanne.

BIGOURDAN.

Quoi?

SUZANNE.

Ah! mon tuteur, que je suis malheureuse!

BIGOURDAN.

J'y compatis, mon enfant... mais nous causerons demain...
Pour le moment, filons!

Il va pour sortir.

SUZANNE.

Où?

BIGOURDAN.

Retrouver Florestan!

SUZANNE.

Jamais!

BIGOURDAN.

Ton fiancé!

SUZANNE.

Il ne l'est plus! je le déteste! Je ne veux plus le voir! tout
est fini!

BIGOURDAN.

Qu'est-ce donc qu'il t'a fait?

SUZANNE.

Ce qu'il m'a fait?...

ROMANCE

I

Ne cherchez pas à vous instruire
De ce qui causa mon courroux!
Mon tuteur, je n'en puis rien dire,
Pas même à vous... surtout à vous!
Mais que sa chanson était vraie
Que je chantais, naïve et gaie :
« Gnia du plaisir avec l'amour,
» Mais aussi la peine a son tour! »

II

J'avais pourtant fait un doux songe
D'amour, d'espoir, et d'avenir!
Comme on dit bien : songe, mensonge!
Dans les pleurs tout vient de finir!
Et de ce passé je ne garde

Rien qu'un refrain : « Fanchon, prends garde !
 » Gnia du plaisir avec l'amour,
 » Mais aussi la peine a son tour ! »

BIGOURDON.

Taratata ! des querelles d'amoureux ! Ça se raccommodera,
 et le plus pressé, c'est de sortir d'ici !

Il va pour sortir par le fond.

LE TAMBOUR.

On ne passe pas !

BIGOURDAN.

Pourquoi ça ?

LE TAMBOUR.

Parce que c'est la consigne !... Permis d'entrer, défense
 de sortir !

BIGOURDAN.

Mais moi... moi... le patron de l'établissement ?

LE TAMBOUR.

On ne passe pas !

BIGOURDAN.

Alors, quand je serais le petit caporal ?...

LE TAMBOUR.

Ah !... si !... les caporaux, c'est différent. Les chasseurs
 peuvent aller et venir, eux.

Il referme la porte et disparaît.

BIGOURDAN.

C'est une souricière ! mais pourquoi cette souricière ?

SUZANNE.

C'est, sans doute, à cause de moi.

BIGOURDAN.

A cause de toi ?

SUZANNE.

Jesuis prisonnière !

BIGOURDAN.

Prisonnière ?

SUZANNE.

Prévenue de vagabondage !

BIGOURDAN.

Eh bien ! Et Vernouillet ?

SUZANNE.

Arrêté, pour détournement de mineure !

BIGOURDAN.

La mineure, c'est toi !

SUZANNE.

Oui, mon tuteur... je vous raconterai tout cela, et comment j'ai manqué d'être cantinière !...

BIGOURDAN.

Cantinière ?

SUZANNE.

Mais il n'est plus besoin, maintenant que je vous ai retrouvé, mon tuteur !

BIGOURDAN, reculant.

Bigre !

SUZANNE.

Mon bon tuteur !... mon cher tuteur !...

Elle l'embrasse.

BIGOURDAN.

Ne m'embrasse pas !

SUZANNE.

Pourquoi ?

BIGOURDAN.

Parce que je ne suis pas ton tuteur !

SUZANNE.

Ah ! bah !

BIGOURDAN, à part.

... Et je n'ai pas envie d'aller en prison comme Vernouillet !

SUZANNE.

Vous me reniez ?

BIGOURDAN.

Je te renie !... je ne te connais pas !... Je ne vous connais pas ! Je vous dis vous... ainsi !

SUZANNE.

Eh bien ! c'est bien !... je sais ce qui me reste à faire.

Elle rentre vivement dans la première chambre.

BIGOURDAN.

Sapristi !... pas là !... C'est ma chambre !... (On entend fermer la porte à clé.) Suzanne ! mademoiselle !... Comment la chasser ? Par la chambre de ma femme !... d'une fenêtre à l'autre... C'est hardi... mais dans le danger que je cours...

Il entre dans la deuxième chambre ; on entend du bruit dans la chambre, la chute d'un meuble.

SCÈNE XII

FLORESTAN, BIGOURDAN, puis PAMÉLA.

BIGOURDAN, ramenant Florestan *.

Un homme ! un homme chez ma femme !

FLORESTAN.

Monsieur, je vais vous dire... Le tuteur !

BIGOURDAN.

Le petit Florestan !

FLORESTAN.

Vous ici ?

BIGOURDAN.

Et vous même ?

FLORESTAN.

Un hasard !... mais vous ?

BIGOURDAN.

Moi, une habitude ! Je suis chez moi !

FLORESTAN.

Vous êtes le lapin... ?

BIGOURDAN.

... Qui saute ! De père en fils !

* Florestan, Bigourdan.

FLORESTAN.

Mais alors, la dame de comptoir?...
C'est ma femme !

BIGOURDAN.

FLORESTAN.

Ciel !

BIGOURDAN.

Pourquoi ciel ?

FLORESTAN.

Ah ! monsieur !

BIGOURDAN.

Non ! ne nous attendrissons pas ! nous n'avons pas le
temps !

FLORESTAN.

Cependant...

BIGOURDAN.

Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

FLORESTAN.

Moi ?

BIGOURDAN.

Elle est furieuse après vous !

FLORESTAN.

Elle vous l'a dit ?

BIGOURDAN.

Et elle refuse de vous épouser !

FLORESTAN.

Votre femme ?

BIGOURDAN.

Mais non ! pas ma femme ! Il ne s'agit pas de ma femme !...
Il s'agit de Suzanne.

FLORESTAN.

Suzanne ?

BIGOURDAN.

Ah ça ! voyons !... ce n'est pas pour elle que vous étiez
là ?

FLORESTAN.

Si !...

BIGOURDAN.

N'équivoquons pas !... vous avez suivi sa piste ?

FLORESTAN.

Oui !

BIGOURDAN

Vous l'avez retrouvée ?

FLORESTAN.

Oui !

BIGOURDAN.

Dans cette chambre... la mienne ?

FLORESTAN.

Oui !

BIGOURDAN.

Eh bien ! je vous le demande !... Pourquoi est-elle furieuse après vous ? Et qu'est-ce que vous lui avez fait ?

FLORESTAN.

Ce que je lui ai fait ?... ah ! mon Dieu !

BIGOURDAN.

Quoi ?

FLORESTAN.

Elle m'aura vu... tout à l'heure... avec votre...

BIGOURDAN.

Quoi?...

FLORESTAN.

Avec mon imprudence ! et sa jalousie... je comprends tout !

BIGOURDAN.

Moi, pas, mais ça m'est égal !

FLORESTAN.

Vous croyez ?

BIGOURDAN.

Absolument!... Ce que j'exige, c'est que vous fassiez votre paix... que vous l'emmeniez... que vous l'épousiez...

FLORESTAN.

Ah! monsieur, je ne demande que ça, et si vous voulez me donner Suzanne...

BIGOURDAN.

Je vous donne Suzanne!... oh! ma femme...

Parait Paméla à la porte de gauche.

FLORESTAN.

Sa femme!

PAMÉLA, à part.

Ensemble! Tout est perdu!

BIGOURDAN, à lui-même.

Attention!

FLORESTAN.

Hein?

PAMÉLA, bas à Florestan *.

Ne me trahissez pas!

FLORESTAN, bas.

Non!

BIGOURDAN, bas à Florestan.

Ne me trahissez pas!

FLORESTAN, bas.

Non!

BIGOURDAN, haut.

Que faisiez-vous ici?

PAMÉLA.

Oui! Que faisiez-vous ici?

BIGOURDAN.

Dans la chambre de ma femme?

PAMÉLA.

Dans ma chambre?

* Paméla, Florestan, Bigourdan.

BIGOURDAN.

A cette heure tarde?

PAMÉLA.

A cette heure indue?

BIGOURDAN.

Mais j'y songe! vous êtes un voleur!

PAMÉLA.

Vous êtes un voleur!...

FLORESTAN, allant de l'un à l'autre.

Un voleur?

PAMÉLA, bas à Florestan.

Avouez ça!

FLORESTAN, bas.

Que j'avoue ça?...

BIGOURDAN, bas à Florestan.

Avouez donc! (Haut.) Au voleur! au voleur!

Il le secoue.

FLORESTAN.

Par exemple!...

Il se débat.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, GARDES NATIONAUX, ROSINE, LE
TAMBOUR.

CHŒUR

Au voleur! à ces cris
Tout le poste est en armes!
Plus de peur, plus d'alarmes,
Au voleur! il est pris!

ROSINE.

Qu'on l'arrête et qu'on le garde
À l'ombre du violon!
Voler dans un corps de garde
C'est ne pas manquer d'aplomb!

LA CHASTE SUZANNE

REPRISE DU CHŒUR

Au voleur ! à ces cris...

Etc.

FLORESTAN *.

Mais, messieurs, vous vous méprenez !

LE TAMBOUR.

Avec ce physique-là?... à d'autres !

FLORESTAN.

Je ne suis pas un voleur.

LE TAMBOUR.

Il a une figure de scélérat.

FLORESTAN.

Je suis connu ici... particulièrement connu !

TOUS.

Allons donc !

FLORESTAN, désignant Bigourdan.

Monsieur me connaît !

BIGOURDAN.

Ce n'est pas vrai !

FLORESTAN, désignant Paméla.

Madame me connaît !

PAMÉLA.

Je le nie !

FLORESTAN.

Mais alors...

LE TAMBOUR.

Alors, en prison!... En l'absence du capitaine, qui fait sa tournée d'inspection, je prends la liberté d'enchaîner la vôtre.

TOUS.

En prison ! en prison !

REPRISE DU CHŒUR

On entraîne Florestan. Sortie générale par le fond.

* Rosine, Paméla, Florestan, le tambour, Bigourdan. Gardes au-dessus.

SCÈNE XIV

BIGOURDAN, PAMÉLA.

BIGOURDAN, arpeute toute la scène.

Ouf!

PAMÉLA, même jeu.

Enfin!

BIGOURDAN.

Je respire!

PAMÉLA.

Je renais!

BIGOURDAN.

Mais Suzanne?

PAMÉLA.

Pauvre Florestan!

BIGOURDAN.

Comment la faire déguerpir maintenant?

PAMÉLA.

Comment adoucir sa captivité?...

BIGOURDAN, sortant vivement à gauchs.

J'ai une idée!

PAMÉLA, sortant par le fond.

Essayons!

SCÈNE XV

VERNOUILLET, puis FLORESTAN, puis BIGOURDAN.

VERNOUILLET, entrant au moment où sort Paméla et descendant à l'avant-scène. Il est en sapeur avec une grande barbe rouge et une hache.

C'est moi, Vernouillet!... Vernouillet Latude! Je recommande mon évasion aux romanciers de l'avenir!.. J'avais, pour compagnon de geôle, deux sapeurs, en ébriété! Deux sapeurs qui avaient des barbes superbes!.. seulement, voilà: Mes sapeurs, un peu gris, avaient mis leurs barbes à l'envers, et le capitaine — très-rigide le capitaine! — leur avait appliqué trois heures de haricots! Mes sapeurs me racontent leur Odyssée, à travers un demi-sommeil, fruit de leurs libations. Le récit de la mienne, d'Odyssée, les plonge dans un sommeil complet, dont j'abuse, pour dérober à l'un d'eux ses insignes; et quand le factionnaire appelle: « Le sapeur Légumèche! — Présent, » réponds-je... Présent! et me voilà! — Vous me demanderez pourquoi je n'ai pas filé tout de suite? pourquoi je reviens me jeter dans la gueule du loup?... Eh bien! et Suzanne! Ne faut-il pas que je retrouve Suzanne? Imprudence, peut-être!... mais... « Amour, amour quand tu » nous tiens, on peut bien dire: adieu prudence. » — Orientons-nous!... Ça c'est le buffet... Je prends des forces, d'abord!

Il se sert au buffet, tournant le dos à la scène.

FLORESTAN, entrant du fond, également en sapeur, barbe brune.

Je recommande mon évasion aux romanciers de l'avenir. — « Le sapeur Montambrey? — Présent! » Je réponds au nom de Montambrey, et au grade de sapeur! — Si maintenant je pouvais retrouver Suzanne, me justifier, et l'enlever!

Il remonte.

BIGOURDAN, rentrant de gauche, en sapeur, barbe grise.

Je recommande mon évasion aux romanciers de l'avenir!.. Ah! il leur faut un uniforme pour franchir le seuil de cette souricière!.. ah! il leur faut un unif... Sapristi... un sapeur!

FLORESTAN, se retournant.

Deux sapeurs!

VERNOUILLET, même jeu.*

Trois sapeurs!

ENSEMBLE

Un sapeur!
 Deux sapeurs, trois sapeurs! quelle peur!
 Rien n'égale ma stupeur,
 Tout espoir était, hélas! trompeur,
 A chaque porte un sapeur:
 J'ai peur!
 Sous ce nouveau déguisement,
 Moi, je croyais tirer mes grègues,
 Mais pristi! quel désagrément
 De broncher contre deux collègues!

REPRISE

Un sapeur!...
 Etc.
 Tant de sapeurs! je ne sais pas
 Comment m'expliquer ce mystère?
 Mais on dirait qu'à chaque pas
 Un sapeur sort de dessous terre!

REPRISE

Un sapeur!...
 Etc.

VERNOUILLET et BIGOURDAN.

Filons

Ils remontent.

FLORESTAN, à part.

J'ai une idée. (Haut.) Qui vive?

BIGOURDAN, et VERNOUILLET, s'arrêtant.

Sapeur!

FLORESTAN.

Avancez à l'ordre!... le mot d'ordre?

BIGOURDAN, à part.

Au petit bonheur. (Haut.) Amour et mystère.

FLORESTAN.

Le mot d'ordre?

VERNOUILLET, à part.

Au petit bonheur! (Haut.) Guérite et faction!

* Bigourdan, Florestan, Vernouillet.

FLORESTAN.

Ce n'est pas le même! C'est des faux sapeurs! je vais vous dénoncer!

BIGOURDAN, à Vernouillet*.

Quoi, vous seriez un sapeur de chrysocale?

VERNOUILLET, à Bigourdan.

Et vous un sapeur en imitation?

VERNOUILLET, et BIGOURDAN.

Cette voix!

FLORESTAN.

Ces voix!

BIGOURDAN, arrachant la barbe à Vernouillet.

Vernouillet!

VERNOUILLET, même jeu, à Bigourdan.

Bigourdan!

BIGOURDAN.

Ah! traître!

VERNOUILLET.

Ah! félon!

BIGOURDAN.

C'est toi qui m'as plongé dans ce pétrin!

VERNOUILLET.

C'est toi qui m'as fourré dans ce guépier!

Ils se bousculent.

FLORESTAN.

Ils sont occupés!... Sauvons-nous! (il court au fond.) ON vient!...

Il se sauve à gauche.

BIGOURDAN.

L'ennemi commun!

VERNOUILLET.

Attention!...

Ils remettent chacun la barbe de l'autre.

* Florestan, Bigourdan, Vernouillet.

SCÈNE XVI

VERNOUILLET, BIGOURDAN, PONTCAVEL,
PAMÉLA, puis ROSINE, LE TAMBOUR, LES GARDES
NATIONAUX, puis SUZANNE, puis FLORESTAN.

VERNOUILLET.

Le capitaine!

BIGOURDAN

Ma femme!

PONTCAVEL, au fond, continuant *.

Non, madame, n'insistez pas!

PAMÉLA.

Ah! capitaine, ayez égard à sa grande jeunesse!

PONTCAVEL.

A rien! — je suis inexorable!... Et vous, sapeurs...

VERNOUILLET, et BIGOURDAN.

Aïe! aïe!

PONTCAVEL.

Encore!... Sac à papier! Qu'est-ce que c'est que ce chassez-croisez de barbes?...

Il les leur arrache.

TOUS.

Oh! oh!

PAMÉLA.

Mon mari!

PONTCAVEL.

Mon prisonnier... il s'est évadé!... Ah! sacrelotte! et ma prisonnière aussi! Tambour!

LE TAMBOUR, entrant du fond.

Capitaine!

PONTCAVEL.

La détenue?... vous avez laissé évader la détenue?

* Paméla, Pontcavel, Vernouillet, Bigourdan.

LA CHASTE SUZANNE

LE TAMBOUR.

Non, capitaine, je vous jure sur ma peau d'âne!...

PONTCAVEL.

Eh bien!... où est-elle?... aux armes!

TOUS LES GARDES, entrant.

Aux armes!

PONTCAVEL.

Fouillez les caves!... les greniers!... les balançoires!...

SUZANNE, paraissant en vivandière à la première porte à droite.

C'est inutile, mon capitaine!

TOUS.

Suzanne!

PONTCAVEL.

Vivandière!

SUZANNE, salut militaire.

Présent.

PONTCAVEL *.

Bravo! tu as choisi!

SUZANNE.

Vive la troisième du sixième de la onzième!

LES GARDES.

Vive notre cantinière!

PONTCAVEL.

Quant à Florestan?...

SUZANNE.

Je le déteste maintenant!

LE TAMBOUR.

Et le détenu, capitaine?

SUZANNE.

Faites-lui grâce!... moi, je lui pardonne.

PONTCAVEL.

Tu le veux?

* Rosine, Paméla, Pontcavel, Suzanne, le tambour, Vernouillet, Bigourdan. — Gardes au-dessus.

SUZANNE.

La clémence de l'armée française!

VERNOUILLET, allant pour l'embrasser.

Ah! Suzanne! bonne Suzanne!...

PONTCAVEL, le faisant passer à gauche.

Assez!

LE TAMBOUR, au capitaine.

Il me semble qu'une troisième tournée...

PONTCAVEL.

Va pour la troisième tournée! Du champagne, cette fois!

LE TAMBOUR.

Vive le capitaine!

PONTCAVEL.

Et du champagne à tout le monde...

ROSINE.

Voilà! .. voilà!... boum!...

On sert les verres et débouche le champagne.

CHŒUR

Du champagne à tout le monde!
Buvons et trinquons gaiement,
Et baptisons à la ronde
La fille du régiment!

PONTCAVEL *.

Aimes-tu le champagne?

SUZANNE.

Je ne sais pas! je n'en ai jamais bu!

PONTCAVEL.

Vraiment?

SUZANNE.

Dame! vous pensez, à la pension Perruchet!

PONTCAVEL, la servant.

Eh bien! goûte-moi ça... Est-ce du meilleur, madame Bigourdan?

* Vernouillet, Paméla, Pontcavel, Suzanne, le tambour, Rosine, Bigourdan.

PAMÉLA.

Nous n'avons que du meilleur, capitaine !

SUZANNE, qui a bu.

C'est très-bon, le champagne, et j'en prendrais bien encore un verre !

PONTCAVEL.

C'est très-bon, mais ça tape un peu !

SUZANNE.

Tant pis!... quand on est dans le militaire...

PONTCAVEL.

Allons ! allons ! elle y prend goût !

BIGOURDAN, à part.

Ils vont la brindezinguer, ces soudards !

SUZANNE.

Et quand on est dans le militaire, comme dit la chanson...

PONTCAVEL.

Il y a une chanson... Tu sais donc des chansons ?

SUZANNE.

Si j'en sais?... et de jolies ! des chansons de Florestan !

PAMÉLA, à part.

Florestan !

SUZANNE.

Je ne l'aime plus, lui!... mais peut-on ne pas aimer ses chansons ?

PAMÉLA, à part.

Une rivale !

SUZANNE.

Vous ne connaissez pas la *Promenade militaire* ?

TOUS.

Non ! non !

SUZANNE.

C'est une chanson d'à-propos !

PONTCAVEL.

Dites-la !

TOUS.

Dites la chanson !

SUZANNE.

Bien volontiers... écoutez donc !

BIGOURDAN, à part.

Elle va chanter ! c'est pour l'achever.

SUZANNE, annonçant.

La Promenade militaire !

I

Y avait un' fois un régiment,
 Qui f'sait un' prom'nade militaire :
 L'avant-garde était en avant,
 L'arrière-garde était en arrière !
 Les sapeurs marchaient les premiers,
 Avec leurs hach's et leurs tabliers ;
 L' colonel avait son panache,
 Un cheval jaune, et des housseaux !
 C'étaient les gardes nationaux
 Du quartier d' la Point' Saint-Eustache !
 Ils défilaient tambour battant
 Sur l' boulevard des Fill's du Calvaire !...
 — Y avait un' fois un régiment,
 Qui f'sait un' prom'nade militaire !

TOUS.

Voyez à la promenade,
 Voyez, voyez passer le régiment !

II

V'là que le caporal sapeur
 Avise un' petit' grisett' brune,
 Qui cheminait, croquant d' bon cœur
 Une galett' de la ru' d' la Lune !
 On est homm' quoique caporal ;
 Il la suit, sans penser à mal,
 Comme eût fait un toutou docile !
 La petit' ne lanternait pas...
 Le caporal pressait le pas...
 La colonn' suivait à la file...
 Les tambours roulaient crânement,
 Escortés par le populaire !
 — Y avait un' fois un régiment,
 Qui f'sait un' prom'nade militaire !

III

Ce n' fut pas sans émotion,
 Emotion bien naturelle,

LA CHASTE SUZANNE

Qu' la grisett' vit toute un' légion
 Qu' emboitait le pas derrière elle!
 Ell' s' mit à courir, ayant peur,
 Mais que fit le galant sapeur
 Contre cett' suprême ressource?
 Il s' prit à courir, le gaillard,
 Et, tout le long du boulevard,
 L' régiment suivait au pas d' course!
 On arriva finalement
 Devant un' petit' port' cochère!
 — Y avait un' fois un régiment,
 Qui f'sait un' prom'nade militaire.

IV

La grisett' monte l'escalier,
 Bientôt le sapeur fait de même,
 Le colonel, sur son coursier,
 Escalade jusqu'au sixième!
 Le régiment, sur ses talons,
 Par compagni's, par bataillons,
 Le long des marches s'éparpille!
 Mais, au milieu du hourvari,
 V'là l' colonel qui pousse un cri :
 « — Arrêtez, soldats! c'est ma fille! »
 C'était sa fille, précisément,
 Cœlina, l'enfant du mystère!
 — Y avait un' fois un régiment,
 Qui f'sait un' prom'nade militaire.

Défilé général *.

TOUS.

Bravo ! bravo !

FLORESTAN, reparaissant sa barbe à la main.

Bravo ! bravissimo !.. ah ! frappez, Suzanne, voici mon
 n-hache !

Il se jette à ses pieds.

TOUS.

Que vois-je ?

FLORESTAN.

Un auteur reconnaissant aux pieds de son interprète !..
 un amant repentant aux genoux de son idole !

PAMÉLA, le pinçant.

Son idole... ingrat !

* Bigourdan, Rosine, Pontcavel, Suzanne, Florestan, P. méla, le tambour,
 Vernouillet.

SUZANNE.

Ah ! Florestan, la jalousie fait trop souffrir ! je te pardonne.

ROSINE, à Pontcavel qui s'agite sur une chaise.

Mais qu'est-ce que vous avez, capitaine ?

PONTCAVEL.

Je suis très-ému !... cette chanson !... cette orpheline !... ce colonel !.. tout ça a réveillé des souvenirs...

BIGOURDAN.

Il se pourrait ?... cette enfant, recueillie par moi ?...

PAMÉLA, à Bigourdan.

Votre fille, monsieur...

BIGOURDAN.

Mais non, pas ma fille ! Suzanne n'est pas ma fille ! c'est une orpheline, qui me serait totalement étrangère, si je ne l'avais recueillie à Meaux...

PONTCAVEL.

A Meaux ?

BIGOURDAN.

... Le 30 mai 1820...

PONTCAVEL.

Le 30 mai ?

BIGOURDAN.

... A l'âge tendre de dix ans, trois mois, et onze jours !

PONTCAVEL.

C'est mon compte !

BIGOURDAN.

Sa mère s'appelait Fanny !

PONTCAVEL, défaillant.

Fanny !...

TOUS.

Ciel !... quoi ?... ce cri !...

PONTCAVEL.

Arrêtez, soldats, c'est ma fille !

TOUS.

Sa fille !

SUZANNE.

Mon père!

PONTCAVEL.

Mon enfant!

VERNOUILLET.

Hein, comme on se retrouve!

SUZANNE.

Mais Florestan sera mon mari?

PONTCAVEL.

Ton mari, mon gendre, et notre chef de musique!

SUZANNE.

Et moi, vivandière, toujours?

PONTCAVEL, désignant le public.

Si ces messieurs veulent bien le permettre.

VERNOUILLET.

Demandez-leur!

SUZANNE.

Oserai-je?

Au public.

REPRISE DE L'AIR DE LA *Promenade militaire*

Il est un régiment français,
 Un régiment de forte trempe,
 Qui, bien des fois, avec succès,
 A vu le feu de cette rampe!
 Son colonel dut, bien des fois,
 A votre accueil toujours courtois
 De mener la victoire en croupe!
 C'est dans ce joyeux régiment
 Que je voudrais, timidement,
 M'enrôler comme enfant de troupe.
 Pour me marquer votre agrément,
 Dites, messieurs, à ma manière :
 Vive le joyeux régiment !..
 Et vive aussi sa vivandière!

Rideau.

FIN